

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com



Über dieses Buch

Dies ist ein digitales Exemplar eines Buches, das seit Generationen in den Regalen der Bibliotheken aufbewahrt wurde, bevor es von Google im Rahmen eines Projekts, mit dem die Bücher dieser Welt online verfügbar gemacht werden sollen, sorgfältig gescannt wurde.

Das Buch hat das Urheberrecht überdauert und kann nun öffentlich zugänglich gemacht werden. Ein öffentlich zugängliches Buch ist ein Buch, das niemals Urheberrechten unterlag oder bei dem die Schutzfrist des Urheberrechts abgelaufen ist. Ob ein Buch öffentlich zugänglich ist, kann von Land zu Land unterschiedlich sein. Öffentlich zugängliche Bücher sind unser Tor zur Vergangenheit und stellen ein geschichtliches, kulturelles und wissenschaftliches Vermögen dar, das häufig nur schwierig zu entdecken ist.

Gebrauchsspuren, Anmerkungen und andere Randbemerkungen, die im Originalband enthalten sind, finden sich auch in dieser Datei – eine Erinnerung an die lange Reise, die das Buch vom Verleger zu einer Bibliothek und weiter zu Ihnen hinter sich gebracht hat.

Nutzungsrichtlinien

Google ist stolz, mit Bibliotheken in partnerschaftlicher Zusammenarbeit öffentlich zugängliches Material zu digitalisieren und einer breiten Masse zugänglich zu machen. Öffentlich zugängliche Bücher gehören der Öffentlichkeit, und wir sind nur ihre Hüter. Nichtsdestotrotz ist diese Arbeit kostspielig. Um diese Ressource weiterhin zur Verfügung stellen zu können, haben wir Schritte unternommen, um den Missbrauch durch kommerzielle Parteien zu verhindern. Dazu gehören technische Einschränkungen für automatisierte Abfragen.

Wir bitten Sie um Einhaltung folgender Richtlinien:

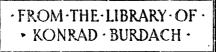
- + *Nutzung der Dateien zu nichtkommerziellen Zwecken* Wir haben Google Buchsuche für Endanwender konzipiert und möchten, dass Sie diese Dateien nur für persönliche, nichtkommerzielle Zwecke verwenden.
- + *Keine automatisierten Abfragen* Senden Sie keine automatisierten Abfragen irgendwelcher Art an das Google-System. Wenn Sie Recherchen über maschinelle Übersetzung, optische Zeichenerkennung oder andere Bereiche durchführen, in denen der Zugang zu Text in großen Mengen nützlich ist, wenden Sie sich bitte an uns. Wir fördern die Nutzung des öffentlich zugänglichen Materials für diese Zwecke und können Ihnen unter Umständen helfen.
- + Beibehaltung von Google-Markenelementen Das "Wasserzeichen" von Google, das Sie in jeder Datei finden, ist wichtig zur Information über dieses Projekt und hilft den Anwendern weiteres Material über Google Buchsuche zu finden. Bitte entfernen Sie das Wasserzeichen nicht.
- + Bewegen Sie sich innerhalb der Legalität Unabhängig von Ihrem Verwendungszweck müssen Sie sich Ihrer Verantwortung bewusst sein, sicherzustellen, dass Ihre Nutzung legal ist. Gehen Sie nicht davon aus, dass ein Buch, das nach unserem Dafürhalten für Nutzer in den USA öffentlich zugänglich ist, auch für Nutzer in anderen Ländern öffentlich zugänglich ist. Ob ein Buch noch dem Urheberrecht unterliegt, ist von Land zu Land verschieden. Wir können keine Beratung leisten, ob eine bestimmte Nutzung eines bestimmten Buches gesetzlich zulässig ist. Gehen Sie nicht davon aus, dass das Erscheinen eines Buchs in Google Buchsuche bedeutet, dass es in jeder Form und überall auf der Welt verwendet werden kann. Eine Urheberrechtsverletzung kann schwerwiegende Folgen haben.

Über Google Buchsuche

Das Ziel von Google besteht darin, die weltweiten Informationen zu organisieren und allgemein nutzbar und zugänglich zu machen. Google Buchsuche hilft Lesern dabei, die Bücher dieser Welt zu entdecken, und unterstützt Autoren und Verleger dabei, neue Zielgruppen zu erreichen. Den gesamten Buchtext können Sie im Internet unter http://books.google.com/durchsuchen.

Das Duell und der germanische Ehrbegriff

Georg von Below







Das Duell

und der

germanische Ehrbegriff.

Bon

Dr. Georg von Below,

ord. Brofeffor der Gefdichte.

Durch bit Dutile wirb "das ziel und ende der ritterlichen und adelichen tugenden, auch alten deutschen redlichkeit, welche in diesen excessen gar nicht, sondern in der erbarkeit und erlaubten tapferkeit bestehet, mit nichten erhalten".

Kaifer Matthias (1617).



Raffel.

Verlag von Mag Brunnemann.
1896.

Inhaft.

																			Seite
E inleitung		•						•	•	•	٠	•			•		•	•	5
Der gerich	tliche :	Bwe	ifam:	þĵ.							• .	•						•.	7
Das Fehb	erecht																		15
Das Turn	ier .		٠																20
Das beutsc	he Sh	ftem	ber	Bel	han	dlu	ng	vo	n C	Ehrl	verl	eţı	ıng	en		•			- 22
Die Entfte	hung	des	Due	แร						•			•						30
Das Duel	lwefen	unt	er Ş	eim	ciá	II	I. ı	on	F	ran	trei	ďj							40

N323431



"Ein Duell? O Mittelalter, wann wirst Du endlich ausgestorben sein?"

Diese Worte legt Bertha von Suttner in dem Roman High-Life einem aufgeklärten Deutschen Brinzen in den Mund.

Daß bas Duell aus dem Mittelalter stamme, erzählen uns auch bie Gelehrten.

"Das perfönliche Selbstgefühl der Germanen forderte gerade bei ber Chrverletzung eine mannhafte, friegerische Genugtuung. Die Fehbe erhielt fich für diefen Fall bis in die fpatefte Zeit, und mas mir hier wahrnehmen, ist die durch Jahrhunderte sich hindurchziehende, alte gabe Wurzel bes heutigen Duells." "In ber germanischen Welt gewinnt die Ehre eine tiefere individuelle Bedeutung. Der Ginzelne ist daher auch jeden Augenblick bereit, diese porwiegend individuelle Ehre felbst burch die Ginsetzung feines Lebens zu beweisen. Das ift ber Grund bes Chrenduells, von dem Römer und Griechen nichts wiffen." "Beleidigungen, üble Nachreben über unehrenhafte Sandlungen ober Gefinnungen gehörten im Mittelalter nicht, wie die schwerern Berbrechen, vor die Gerichte; man war weit bavon entfernt, etwa feine Shre um Geld anzuschlagen und mit ber römisch=rechtlichen Injurienklage vor Gericht aufzutreten." "Das perfönliche Fehberecht und die verfonliche Fehdepflicht hat sich auf dem Gebiet behauptet, welches wir heute als das der Ehrensachen bezeichnen, und das ist ber Ursprung unfres Duells." "Das moberne Duell nahm seinen Ursprung im Ritterwesen und por allem im gerichtlichen Zweikampf." "Das Duell ift auf bem religios=romantischen Boben ber Gottes= urteile entstanden." "Die statutarische Gesetzgebung über die Ehr= verletzung ift im Mittelalter nur für die mittleren und nieberen Stände berechnet gewesen, nicht aber für die höheren. Für biese galt ohne Zweifel im Felde der Injurien das mittelalterliche Fehderecht".

Ich könnte diese Blütenlese von Urteilen deutscher Gelehrten leicht noch um das hundertsache vermehren. Wozu aber? Sagt sich nicht jeder Leser selbst, daß jene nur aussprechen, was ihm von

jeher geläufige Ansicht gewesen ift?

Im einzelnen sind sich die Gelehrten, wie man sieht, ja freilich nicht einig. Der eine bringt das Duell mehr mit dem gerichtlichen Zweikamps, der andere mehr mit dem Fehdewesen in Zusammenhang. Sinig aber sind sie in dem Hauptpunkte, darin nämlich, daß das Duell in seinem Wesen aus dem Mittelalter stammen, der specifische Ausdruck des Ehrbegriffs der Germanen und namentlich des mittelalterlichen Rittertums sein soll. Die Gegner des Duells sällen darüber dassells urteil wie seine Anhänger. Diese rechtsertigen damit das Duell; jene sühlen sich teils durch den germanischen Ursprung, den man ihm zuschreibt, beengt, teils verwersen sie es gerade deshalb, weil es ein überbleibsel des Mittelalters sei.

Die Anschanung von dem germanischen und ritterlichen Ursprung des Duells, die so allgemein geteilt wird, ist jedoch tatsächlich ein vollkommener Jrrtum, einer der größten und zugleich verhängnissvollten Jrrtümer, die die Weltgeschichte kennt, — verhängnisvoll durch die sittliche Verwirrung, die er verursacht hat, und durch die

Bahl der Menfchenleben, die ihm jum Opfer gefallen find.

Dem Mittelalter, wenigstens dem Deutschen Mittelalter, ist das Duell durchaus fremd. Der Germane hat eine Auffassung von der angemessenen Erledigung eines Chrenhandels, die dem Duellstandpunkt aufs allerschärfste gegenübersteht. Der Deutsche Kitter des Mittelalters würde das Duell als etwas lächerliches angesehen haben. Die Einrichtung des Duells ist ebenso undeutsch wie das Wort. Es ist geradezu lächerlich, aus dem Duellwesen sich den Ehrbegriff des Germanen und des Kitters zu construieren. Ich trage gar kein Bedenken zu behaupten: kein deutscher Abliger und ganz besonders kein Mitglied einer alten deutschen Abelssamilie, dem der historische Ursprung des Duells bekannt ist, darf den Duellstandpunkt vertreten.

Die folgenden Blätter wollen den Nachweis für die soeben aufgestellten Sähe erdringen. Sie wollen also zeigen, daß das Duell dem germanischen Geiste fremd ift, und zugleich, auf welchem andern Boden es erwachsen ist. Meine Beweissührung wird sich verhältnismäßig einsach gestalten. Meistens nämlich werde ich mich darauf beschränken können, an Tatsachen zu erinnern, die jeder Kenner der Deutschen Rechtsgeschichte unbedingt zugeben wird, die nur mit der

erforderlichen Unbefangenheit betrachtet zu werden brauchen, um das wahre Bild von den Verhältnissen der Vergangenheit zu liesern. Ich brauche den Leser nur zu bitten, vorurteilslos die Tatsachen, die ich anführen werde, sich zu vergegenwärtigen; dann wird er sosort erkennen, daß die herrschende Weinung durch sie schlechthin ausgeschlossen wird, daß die Anschauung von dem germanischen Ursprung des Duells eine Fabel ist, auf Legendenbildung späterer Zeiten beruht. Soweit die nachsolgenden Mitteilungen die Ergebnisse neuer Studien sind, verweise ich auf Untersuchungen, die ich an anderer Stelle niederlege.

Ich beginne mit einigen Bemerkungen über Einrichtungen bes Deutschen Mittelalters, an die man bas Duell hat anknupfen wollen.

Der gerichtliche Zweikampf.

In der äußeren Gestalt hat das Duell unzweiselhafte Uhnlichkeit mit dem gerichtlichen Zweikampf des Mittelalters. Allein über der äußeren Uhnlichkeit darf man nicht die tiese innere Berschiedenheit übersehen. Je genauer man sich über den gerichtlichen Zweikampf des Mittelalters unterrichtet, desto mehr erkennt man, wie vollkommen sich das Duell von ihm in seinem Wesen unterscheidet. Schon das wenige, was wir hier anführen wollen, wird den scharsen Gegensatzuischen beiden erkennen lassen.

Zunächst ist das Duell ein außergerichtliches und sogar ungesetzliches Bersahren. Es beruht auf principieller Berachtung des Gerichts, des Rechtsweges. Diejenigen, welche auf dem Duellstandpunkt stehen, erklären die Beschreitung des Rechtsweges für die Erreichung der Zwecke, denen das Duell dienen soll, für unangemessen, sogar für entehrend. Dagegen der gerichtliche Zweikampf ist eben ein gerichtlicher Akt. Er geht vor Gericht vor sich, und das Gericht

^{&#}x27;) Bgl. meine Abhandlung im Januarheft (1896) ber Göttingischen Gelehrten Anzeigen (baselbst auch weitere Litteratur). Weitere Untersuchungen laffe ich in ber Zeitschrift f. b. gesammte Strafrechtswiffenschaft folgen.

erkennt darüber, ob er im einzelnen Falle zulässig ist. Er bilbet serner nur einen Teil des gerichtlichen Bersahrens; er fällt nicht mit ihm zusammen; er bildet nicht einmal seinen Abschluß. Beim Duell besteht das ganze Bersahren im Duell und endigt auch damit. Beim gerichtlichen Zweikampf dagegen folgt auf den Ausgang des Kampses noch die Execution; keineswegs liegt im Kampse die Strass; durch den Ausgang des Kampses wird erst entschieden, wen eine Strase trifft. Wie es im Schwabenspiegel heißt: "wirt der überwunden, um den man da sprichet, man riht über in, als reht ist". Rur wenn der Tod des einen Prozessegners eintritt (der nie Zweck des Kampses ist), kann die Strase fortfallen.

Noch weitere Unterschiede ergeben sich, wenn wir auf die Fälle achten, in benen ber gerichtliche Zweitampf julaffig ift. Er hat, wenigstens in der ersten Salfte bes Mittelalters, eine fehr ausgebehnte Berwendung gefunden. Der tiefere Grund dafür lag barin, daß das Beweisverfahren damals noch unbeschreiblich roh, noch überaus formalistisch war. Die häufige Unwendung des Zweitampfes ist nicht bas einzige Beispiel, in bem sich ber unvollkommene Zustand bes Beweisverfahrens jener Zeit äußert. Neben ihm steben z. B. die Gottesurteile des glühenden Gifens und der Wafferprobe und das Da man sich nicht barauf verstand, in Institut der Eideshelser. sachlicher Weise die Schuldfrage zu ermitteln, griff man zu so roben, rein formalen Mitteln. Söchst charakteristisch für jene Zeit ist es, baß man ben Zweitampf nicht bloß für die Ermittelung der Schuld= frage, sondern gelegentlich auch dazu angewandt hat festzustellen, was eigentlich Recht sei. So wird von Raiser Otto I. berichtet, daß er, als es zweifelhaft geworden war, ob die Enkel nach dem Tobe ihrer Bater mit ben Oheimen gur Erbschaft ihrer Großväter berufen seien, die Frage einer Reichsversammlung vorlegte, auf der beschlossen wurde, sie durch Zweikampf entscheiden zu lassen. Tat wurde die Sache burch gemietete Kämpen ausgemacht: ber Sieg blieb auf Seiten berer, welche fich für bas Repräfentationsrecht ber Entel ausgesprochen hatten. Bon König Alfons VII. von Raftilien (1126-57) ferner hören wir, daß er durch einen Zweikampf die Frage entscheiden ließ, ob bei Abhaltung des Gottesdienstes die alte spanische ober die römische Liturgie die beffere fei. So häufig aber aber auch ber Gebrauch des Zweikampses im Mittelalter ist, so bebeutend die Rolle, die er im gerichtlichen Verfahren spielt. — für eine Art von Streitigkeiten ift er am wenigsten angewandt worben, Im allgemeinen und das sind gerade die — Ehrenhändel!!! nämlich barf man fagen, daß ber gerichtliche Zweitampf nur bei schwereren Berbrechen als zuläffig angesehen wurde. Bergegenwärtigen wir uns, um etwas mehr ins einzelne einzugehen, beispielsweise bas Syftem, das im fächfischen Rechtsgebiet im breizehnten Jahrhundert. also im rechten Mittelalter, bestand. Sier tonnte ber Zweitampf ftattfinden, wenn die Unschuldigung wegen Friedensbruchs erhoben Dahin gehörten wohl alle Verbrechen, welche mit Tobes= strafe ober Handabhauen bedroht find. Erwähnt werden: Notzucht, Diebstahl und Raub, Tobschlag, Lähmung und erhebliche Wunde (b. h. Fleischwunde), insbesondere Friedensbruch im engeren Sinne (Berletung des besondern Friedens, der gemiffen Orten, Zeiten, Personen, Sachen gesetzlich zukommt u. s. w.). Daß der Zweikampf auch bei Ehrenhändeln ftattfand, wird gar nicht erwähnt! Nichts beweift schlagender, daß der moderne "Ehrenkampf" nichts mit dem gerichtlichen Zweikampf bes Mittelalters zu tun hat, als die Tatfache, daß man im Mittelalter ben Zweitampf anwandte, um ben Dieb bes Diebstahls zu überführen! Nicht weniger charafteristisch ift es für den Zweikampf des Mittelalters, wenn Rechtsdenkmaler von weitem Geltungsgebiet die Zuläffigkeit des Zweikampfes an einen bestimmten Minimalwert des Streitobjectes fnüpfen. So fpricht 3. B. ber Schwabenspiegel bavon, bag ber Rlager flage, ber Gegner "habe ihm so viel von seinem Gut genommen, daß es Rampfes wurdig fei". Gine folche bestimmte, in Zahlen ausgedruckte Begrenzung bes tampfwürdigen Streitobiectes tannte man auch in Daß die Rampfwürdigkeit einer Wunde ebenfalls von ihrer Erheblichkeit abhing, haben wir bereits angebeutet. In dieser hinficht bemerken wir wiederum ben vollkommenen Gegenfat jum Im Mittelalter wird bei schwerer Verwundung Duellstandpunkt. zum Zweikampf herausgefordert. Der moderne Duellant benkt bei schwerer Verwundung nicht mehr an eine Forberung; dagegen wenn er einen einfachen, ganz unblutigen Schlag erhalten hat, bann erfolgt bie Forberung. Gerade in einem folchen Falle aber ift im Mittel= alter ber Zweifampf ausgeschlossen. Der Sachsenspiegel, welcher ihn bei der Fleischwunde für zuläffig erklärt, sagt andererseits (II, 16 § 8): "wen man ohne Fleischwunde schlägt ober Lügner schilt, dem foll man Buße (Gelbbuße) geben nach seiner Geburt". Wo ist da ber bem Duell mit bem gerichtlichen Zweikampf gemeinsame Bug?!

Vom dreizehnten Jahrhundert, dem die genannten Beispiele angehören, wenden wir uns noch in eine frühere Periode. Für die sog. frankliche Zeit, d. h. die Zeit vom fünften dis zum neunten Jahrhundert, haben wir ein sehr reiches Material von Rechtsdenk= mälern in den sog. Bolksrechten, dem salischen, ribuarischen, ala=

mannischen, langobardischen u. s. w. Rechte. Tiese enthalten über Ehrenkränkungen und ihre Ahndung höchst detaillierte Mitteilungen. Allein nur einmal geschieht in ihnen des Zweikampses Erwähnung: nach langobardischem Rechte dürsen nämlich bestimmte einzelne Versläumdungen durch gerichtlichen Zweikamps erhärtet werden. Wohlsbemerkt: nur bestimmte einzelne; keineswegs kommt bei Beleidigungen überhaupt der Zweikamps in Anwendung. Es besteht serner kein Zwang: der Beleidiger ist nicht verpslichtet sich auf den Zweikamps einzulassen; will er es nicht auf den Wahrheitsbeweis ankommen lassen, so giebt er eine Ehrenerklärung ab. Endlich: wenn der Besleidiger im Zweikamps unterliegt, so ist damit noch keineswegs der Ehrenhandel erledigt; es wird vielmehr jeht noch die Geldbuße verhängt.

Immerhin bietet das langobardische Recht doch wenigstens einen Fall ber Anwendung des Zweikampfes bei Chrenkrankungen, wenn= gleich die Art der Anwendung von Grund aus verschieden ift von ber, die das moderne Duell findet. Und fo liegen sich noch ein vaar Rechtsbentmaler anführen, die auch den Zweifampf bei Bcleidigungen für zuläffig erklären. Allein es handelt sich eben nur um vereinzelte Fälle, um Ausnahmen. Die Regel ift, daß im Mittelalter der Zweikampf gerade bei Ehrenhandeln nicht ftattfindet. Nicht das ift charafteriftisch, daß er vereinzelt wegen einer bestimmten Beleidigung als zu= lässig angesehen wird; sonbern darin liegt charakteriftische, bag er im großen und ganzen gerabe . bei Chrenhandeln ausgeschloffen ift. Und felbft in ben feltenen Fällen, in benen er als zuläffig gilt, hat er eine burchaus andere Stellung als das moderne Duell. Wir haben das zum Teil fcon augeinandergefekt. Wir muffen jedoch etwas wesentliches in Dem Umftande nämlich, daß der diefer Sinficht noch hinzufügen. gerichtliche Zweikampf nur einen Teil bes gerichtlichen Berfahrens ausmacht, entsprechend findet er überall, wo er überhaupt zuläffig ift, feineswegs ohne weiteres ftatt. Er ift nur das lette Mittel gur Entscheibung von Rechtsftreitigkeiten, in benen fich völlig gleich ge= wichtige Rechtsbehauptungen der ftreitenden Teile gegenüberftehen. Richt jede Unschuldigung wegen eines an fich tampfwurdigen Berbrechens tann in der Form der Kampftlage erhoben werden. überwiegt vielmehr regelmäßig bie Unschuldsbehauptung des Be-Damit es zum Kampfe fomme, muß ihr ber Alager eine zwar nicht überwiegende, aber gleichwiegende Behauptung der Schuld entgegenftellen konnen. Es muffen, mit anderen Worten, für die

Schuld des Betlagten gewisse Unhaltspunkte flagerischerseits beigebracht werden, die zwar für fich allein nicht zur Uberführung genügen, aber ben Betlagten von feinem Recht ausschließen. ausnahmsweise also tann selbst bei an sich tampswürdigen Berbrechen zum Zweikampf geschritten werben. Wie schroff ift hier wiederum der Gegensat zum modernen Duell! Wir sehen, wie der Deutsche bes Mittelalters fich gewiffenhaft bemüht die Schulbfrage zu beant= worten, und nur diesem Zweck foll auch ber Zweikampf, ein fo robes Beweismittel er ift, dienen. Gang anders bagegen ber Duellftand= Das moderne Duell bient gerabe bagu, eine Erörterung ber Schuldfrage auszuschließen. Frau von Staël fagt fehr treffend: "On a vu beaucoup d'hommes de bonne compagnie en France, qui, accusés d'une action condamnable, répondaient: il se peut que cela soit mal, mais personne du moins n'osera me le dire Eben hierin fommt nicht am wenigsten der tief unfitt= en face." liche, der — ich kann ce nicht besser bezeichnen — von Grund aus undeutsche Charafter des Duells zum Ausdruck! Frau von Stael fährt fort: "Il n'y a pas de propos qui suppose une plus grande dépravation; car où en serait la société humaine, s'il suffisait de se tuer les uns les autres pour avoir le droit de se faire d'ailleurs tout le mal possible; de manquer à sa parole, de mentir, pourvu qu'on n'osât pas vous dire: ,vous en avez menti': enfin, de séparer la lovauté de la bravoure et de transformer le courage en un moyen d'impunité sociale?".

Sollen wir noch mehr Beispiele zum Beweise, daß das moderne Duell von dem gerichtlichen Zweikampf des Mittelalters grundverschieden ist, häusen? Schon jest wird mir, glaube ich, jedermann zustimmen, wenn ich sage: das Duell hat mehr mit dem Hahnenkampf gemein als mit dem gerichtlichen Zweikampf des Deutschen Mittelalters. Indessen warum sollen wir uns nicht das Vergnügen machen,

noch mehr Unterschiede aufzugählen?

Man hat oft ben gerichtlichen Zweikampf bes Mittelalters schlechthin als Sottesurteil aufgefaßt. Ein eigentliches Gottesurteil ist er freilich nicht. Es kann jedoch nicht bezweifelt werden, daß bei dem Zweikampf die Vorstellung wenigstens mit eingewirkt hat, durch seinen Ausgang eine göttliche Entscheidung herbeizussühren. Dieser ihm eigentümliche sittliche Gedanke, daß im Kampf die Gottheit dem Rechte den Sieg verleihen werde, ist aber bei dem modernen Duell nicht vorhanden. Und so darf man denn sagen: da der Sah: "Deum adesse bellantidus credunt" nicht mehr gilt, hat der Zweiskampf auch keine sittliche Weihe mehr.

Nach bem mobernen "Ehrencober" ist berjenige ehrloß, der einen Gegner zum Duell heraussordert und dann zur verabredeten Zeit nicht erscheint. Dem Mittelalter ist eine solche Anschauung selbstwerständlich fremd. Denn da der Zweikampf einen einsachen Bestandeteil des gerichtlichen Bersahrens ausmacht, so trifft den ausebleibenden Kläger hauptsächlich nur der Nachteil, daß der Beklagte von der Klage loßgesprochen wird, und daneben etwa noch eine Geldbusse.

Das moderne Duell ruht auf der Theorie von der Satisfactionsfähigkeit. Es gehört zwar zu den vielen Unklarheiten, die ihm anshaften, daß niemand genau zu sagen weiß, wer als satisfactionsfähig anzusehen sei. Nur ganz im groben läßt sich die Grenze ziehen. Man kann nur so viel sagen, daß Bauern, Handwerker, Ladenbesiker und Arbeiter nicht als satisfactionsfähig gelten. Je weniger bestimmt aber die Grenze gezogen ist, desto stolzer sehen die "satisfactionsfähigen" Classen auf die "nicht satisfactionsfähigen" herab; ein Duell mit diesen ist absolut ausgeschlossen. Der Sohn des Händlers, der heute einen Titel gewonnen hat, sieht morgen die Standesgenossen seines Vaters als nicht satisfactionsfähig an.

Im Mittelalter war das Verhältnis fast das umgekehrte. ftändischen Gruppierungen waren einfach und tlar; von jedem konnte man fagen, wozu er gehörte. Dagegen mar es feineswegs unterfagt, bak ein höher ftehender einen tiefer ftehenden jum Zweikampf heraus= Ein Ritter g. B. konnte, ohne fich etwas zu vergeben, vor Gericht einen Bauern tämpflich ansprechen. Die Vorstellung, der man in populären Darftellungen so oft begegnet, nur Ritter hätten im Mittelalter fich bem Zweikampf unterzogen, ift barer Unfinn. Nur insofern bestand ein Ginfluß ber ständischen Organisation auf bas Gerichtsverfahren, als der höher stehende die Herausforderung bes tiefer stehenden nicht anzunehmen brauchte. Es war ihm aber burchaus nicht verwehrt. Und unter einander fonnten die Ungehörigen ber unteren Claffen fich ebenfogut zum Zweikampf herausforbern wie bie ber höheren. "Der Zweikampf" — fagt Schäffner in seiner Geschichte ber Rechtsberfassung Frankreichs - "war ein Mittel, welches allen Ständen gemeinschaftlich mar: der Abel schlug fich ebenso unter sich wie die Roture und die Serfs (Unfreien); ebenso biente er aber auch zur Entscheibung berjenigen Ansprüche, die der Angehörige eines Standes an ben eines andern hatte." Gin Unterschieb tritt bann wohl noch in der Art der den einzelnen Classen zuerkannten Waffen hervor; doch herrscht in dieser Hinficht große Mannigfaltigkeit; von einem durchgreifenden Unterschiede ist nicht die Rebe. Die Vorrechte aber, die die höheren Stände besitzen, sind ihnen nicht speziell mit Rücksicht auf den Zweikampf verliehen, sondern ihre Privilegierung ist allgemeiner Natur, zeigt sich auch in anderen Stücken des mittelsalterlichen Gerichtsversahrens. —

Wenn nun der gewaltige Abstand, der sich zwischen dem modernen Duell und dem gerichtlichen Zweikampf des Mittelalters gerade in dem tieseren Gehalt beider zeigt, schon ein Beweis gegen die Entstehung des einen aus dem anderen ist, so kommt weiter hinzu, daß noch während des Mittelalters Staat und Kirche daran gearbeitet haben, den gerichtlichen Zweikampf zu beseitigen, und daß ihnen dies bis zum Schluß des Mittelalters auch im großen und ganzen ge-

lungen ift.

Die Beseitigung des Zweikampfes strebte zunächst das Christen= tum an und zwar bereits fehr früh. Gine nordische Aufzeichnung läßt einen Chriften fagen: "übel gefällt mir bas, wenn bie 3meifämpfe wieder auffommen; es ist das Sache von Seidenleuten". Im angelfächfischen Reiche -- fagt Seinrich Brunner - übten auf die älteren Satungen die Anschauungen der angelfächsischen Kirche einen weitgehenden Ginfluß; er zeigt fich unter anderm in der Geftaltung bes Beweisrechts, bem nicht nur der Zweikampf, fondern auch die ein= seitigen Ordalien fehlen. Das Rechtsbuch der Kirche des Mittelalters, das corpus iuris canonici, enthält mehrere energische Bestimmungen gegen ben gerichtlichen 3meikampf. Neben der Kirche suchten die Monarchie und die Städte daffelbe Ziel zu erreichen, teils, wie eben angedeutet, hierin von der Kirche beeinflußt, teils selbständigen Un= trieben folgend. Die Monarchie ift die große Culturträgerin des Mittelalters, und zu den unsterblichen Verdiensten, die sie sich er= worben, gehört auch die Einschränfung und schließliche Beseitigung bes gerichtlichen Zweikampfes. In Deutschland, mit seiner meistens schwachen Centralgewalt, hat allerbings die Monarchie im Mittelalter nicht ganz das geleistet, mas fie anderswo, insbesondere in Frankreich, wo sich die Centralgewalt fräftig entwickelte, erreicht hat. großen Reformen bes französischen Königs Ludwig bes Beiligen können wir leider keine entsprechende Tat eines beutschen Monarchen an die Seite ftellen. In Deutschland haben wohl die Städte fich den größten Ruhm in dieser Sinsicht erworben. Doch find auch die Berdienste der beutschen Monarchen (bes Königs und der Landes= berren) um die Ginschränkung und Beseitigung des gerichtlichen Zweitampfes jedenfalls nicht gering anzuschlagen.

Die Bemühungen der Kirche, der Monarchie und der Städte find nicht von sofortigem Erfolge begleitet gewesen, wie ja überhaupt

im Mittelalter bei ber unvollkommenen Technif ber Verwaltung die Gesehe nur langsam und sehr oft nur teilweise zur Durchführung gelangen. Schließlich aber ist doch überall das formale Beweismittel des Kampses durch materielle Beweismittel ersett worden. Planck fällt in seinem Buche über das Gerichtsversahren im sächsischen Rechtsgebiet das Urteil: "die Rampslage kommt dis zum Ansang des fünfzehnten Jahrhunderts allmählich außer Gebrauch, früher in den Städten, später im Landrecht". In anderen Gebieten behauptet sich der gerichtliche Zweikamps hier und da noch länger; am längsten, wie es scheint, in solchen Gegenden, in denen in Folge der territorialen Zersplitterung die Staatsgewalt besonders schwach war. Ganz vereinzelt kommt er sogar noch nach Schluß des Mittelalters vor. Im allgemeinen hat jedoch das sechszehnte Jahrhundert ihn kaum

mehr gefannt.

Die Motive, aus benen man ben Zweikampf zu beseitigen suchte, waren einmal der Wunsch, unnüges Blutvergießen zu verhindern, sobann die Erwägung, daß ber Rampf ein höchft ungeeignetes Beweismittel sei. Wie die Quellen ausbrücklich ergeben, hat man schon im Mittelalter flar erfannt, daß dieses Beweismittel gang miserabel fei, und ift von diefer Uberzeugung aus gegen den gerichtlichen Zwei-Die "Blume bes Sachfenfpiegels", aus bem fampf vorgegangen. Ende des 14. Jahrhunderts, fagt über den gerichtlichen Zweikampf: man helt dys nicht vil me um desswillen, daz gar vil vorworrens in kampfe eczwen lag und vil mysseteter sich mete beschonten, und waz auch wedir dy czehen gebot. Werden nicht burch bies schlichte und doch auf so eindringender Beobachtung beruhende Urteil aus dem 14. Jahrhundert all' die zahllosen gespreizten und phrasen= haften Reden des 19. Jahrhunderts über die angebliche Unentbehrlich= feit des Zweikampfes widerlegt? — Gin charafteristischer Vorfall, der in greller Beise die Berkehrtheit der Anwendung eines rein formalen Beweismittels beleuchtet, wird uns im corpus iuris canonici berichtet, zur Warnung für die Rachwelt! Es hatten da= nach zur Reit bes Papstes Innocenz III. in Spoleto Bersonen, des Diebstahls angeklagt, sich behufs Feststellung der Schuldfrage dem Zweikampf unterziehen muffen und waren darin unterlegen. Dann jedoch ftellte fich nachträglich heraus, daß die Diebe andere Personen waren! In der Aberschrift des betreffenden Rapitels des corpus iuris canonici wird das firchliche Verbot ber Duelle und anderer fog. Gottesurteile mit den Worten motiviert : weil burch sie multoties condemnatur absolvendus et Deus tentari videtur.

Ich glaube diefe Würdigung des gerichtlichen Zweikampfes des Mittelalters nicht besser als mit einem Urteil des bekannten Staatsmannes und hiftoriters G. L. von Maurer (Geich. Städteverfaffung III, S. 748) schließen zu können, in welchem qugleich aus ben vorhin hervorgehobenen Tatfachen die Ruganwendung auf unsere Tage gezogen ift: "Da es in Island bereits im 11. Jahrhundert gelungen ist ein eigenes standiges Gericht an die Stelle bes gerichtlichen Zweikampfes zu fegen, so wird es boch auch in bem ge= bildeten Deutschland und zwar noch im Laufe dieses Jahrhunderts möglich werden, etwa durch Einführung von Chrengerichten mit den geeigneten Chrenftrafen biefem einer untergegangenen Zeit angehörigen Misbrauch ju fteuern. Bereits im 13. Jahrhundert wurde der Zwei= tampf in Hamburg ein unvernünftiger Gebrauch (irrationabilis consuetudo) und von dem Raiferrecht und von Ruprecht von Freising ein mutwille unwiszenhafter lute' genannt. Man follte bemnach in unferen Tagen wenigstens nicht mehr in Schutz nehmen, was schon unfere Altvordern fo entschieden verdammt haben."

Maurer schrieb diese Worte im Jahre 1870. Inzwischen ist das Ende unseres Jahrhunderts ganz nahe herangekommen! Es scheint aber fast, als ob es das nicht mehr erreichen wird, was doch das Mittelalter vermocht hat. Einstweilen müssen wir jedenfalls gestehen, daß das 19. Jahrhundert, das sich seiner Austlärung und seiner Humanität nie genug zu rühmen weiß, in jenem Punkte hinter der tiessten Mittelalter zurücksteht: dieses hat — das zeigen unsere obigen Aussührungen — bei weitem nicht einen so unsinnigen Gebrauch von dem Zweisamps gemacht wie jenes.

Das Fehderecht.

Während die einen das moderne Duell an den gerichtlichen Zweikampf des Mittelalters anknüpfen wollen, betonen andere mehr seinen Zusammenhang mit dem "Fehderecht". Dieses soll sich "auf dem Gebiet, welches wir heute als das der Ehrensachen bezeichnen, behauptet" haben; das sei der Ursprung unsres Duells. Diezenigen, die so sprechen, bekunden eine sehr geringe Kenntnis der Geschichte

Es sind schwerlich viel Fehden um einer Bedes Mittelalters. leidigung willen geführt worden. In den meiften Fehden handelt es sich um die Frage des mein und bein — um privatrechtliche ober staatsrechtliche Streitigkeiten. Mir ist augenblicklich keine Tehde erinnerlich, die wegen einer Beleidigung erhoben worden ift. 3ch will damit freilich nicht schlechthin behaupten, daß es feine berartige Fehde gegeben hat. Aber barüber zu ftreiten ift auch über= fluffig. Denn wie verhielt es fich mit bem Tehberecht? Es herrichen barüber in ber populären Litteratur noch immer die abenteuerlichsten Vorstellungen. Das Tehderecht wird noch immer wie ein mahres Fauftrecht aufgefaßt. Man glaubt, im Mittelalter habe jeder dem andern nehmen dürfen, was er wollte und konnte, und ihn behandeln bürfen, wie er wollte und konnte. Nach dieser Ansicht ware bas Bericht, das die alten Deutschen nachweislich boch auch beseffen haben. eigentlich etwas völlig bedeutungsloses und unerklärliches gewesen. Der Starke hatte fich alles erlauben durfen, und nur die phyfische Rraft, nie aber Gefet und Recht, hatte irgend ein Entscheibungs= moment gehabt. Solche Anschauungen gelten aber in der Wissenschaft seit lange als vervont. Gine Reihe hochangesehener Forscher hat ihre vollkommene Jrrigkeit nachgewiesen. Richt ber geringste unter ihnen ift ber berühmte Strafrechtslehrer C. G. v. Wächter, ber sich mit großer Energie gegen jene lappische Auffassung, die qu= aleich das Andenken unserer Altwordern schändet, erklärt hat. Es verhielt sich mit dem Fehderecht tatsächlich folgendermaßen. beutschen Urzeit mar es bem verletten ober feiner Sippe freigestellt, ben Weg der gerichtlichen Klage zu beschreiten oder Fehde gegen den Gegner zu erheben. Doch war biefes Recht ber Selbsthilfe ichon jest nur für gemiffe Falle gestattet, teineswegs allgemein. fonnte die Tehde burch eine außergerichtliche Suhne vermieben ober wieder beigelegt werben. Im Laufe ber Zeit murbe bann bas Fehbe= recht mehr und mehr eingeschränkt. Es ist wiederum die Monarchie, bie im Verein mit der Rirche bessere Zustände herstellt. Wie sie in ber Einschränkung bes gerichtlichen Zweikampfes eine mahre Cultur= arbeit vollbrachte, jo auch in der Ginschränfung des Fehderechts. frankische Monarchie hat in dieser Sinsicht bereits sehr viel erreicht. Wäre auf Karl ben Großen noch eine Reihe ähnlicher Monarchen, von ähnlicher Energie und Macht, gefolgt, so ware bas Fehberecht gewis vollständig beseitigt worden. Allein wie die Schwäche der Monarchie in so vielen — man darf vielleicht sagen: in allen — Beziehungen das Unglud Deutschlands im Mittelalter war, fo hat fic auch hier vieles verschuldet. Sie mußte fich in der Beschräntung ber Jehde mit einem bescheibeneren Standpunkte begnügen, als er von den Karolingern zur Zeit des Höhenpunktes ihrer Macht fest= gehalten worden war. Immerhin jedoch kehrten wenigstens die Bu= stände der deutschen Urzeit nicht wieder. Der Sauptunterschied gegenüber biesen bestand barin, daß jest die Fehde im allgemeinen nicht mehr gleichberechtigt neben bem gerichtlichen Berfahren ftand. fand jest nämlich primäre, b. h. mit der gerichtlichen Rlage gleich= berechtigte Anwendung von Rechts wegen nur in einem Falle, nämlich als Rache für ben Fall bes Totschlags; und auch hier nur, fofern es nicht der öffentlichen Gewalt gelang zu vermitteln. Sonft be= schränkte sich die Bedeutung der Fehde jest auf eine subsidiäre Stellung: in Ermangelung gerichtlicher bilfe ift fie gestattet. tonnte mithin 3. B. aus einer Beleidigung nur bahn eine Tehbe er= wachsen, wenn vorher der Rechtsweg versucht worden war. alfo nicht finnlos, wenn man behauptet, "für die höheren Stande fei im Felde der Injurien das Strafrecht in der Form des mittelalterlichen Fehberechts aufgegangen"? ober wenn man fagt, das "Fehberecht" habe sich auf dem Gebiet, welches wir heute als das der Chrenfachen bezeichnen, "behauptet"? Es ift ja gar nicht dafür dagewesen! Man hat wegen einer Ehrenfache ja gar nicht unmittelbar zur Fehbe schreiten dürfen! Dan hat eine Chrenfache nur dann durch eine Fehde ausmachen dürfen, wenn das Gericht verfagte!

Run hat es ja allerdings zahlreiche gesetwidrige Fehden im Mittelalter gegeben. Allein man hat dann doch meistens wenigstens die Form gewahrt, sich auf eine angebliche Rechtsverweigerung ober Rechtsverzögerung als Motiv berusen. Mit anderen Worten: die dem modernen Duell eigentümliche principielle Verachtung des ordentlichen Rechtsweges sehlt auch hier. Wenn jemand wieder auf den Zussammenhang zwischen Duell und Fehde zurücksommen will, so führe er zuvor eine Quellenstelle an, welche ergiebt, daß die Ritterschaft des Mittelalters die gesetwidrige Form als die angemessen Art der Erledigung von Ehrenhändeln angesehen hat. Sine solche anzusühren wird aber nie möglich sein, da, wie wir später zeigen werden, der Deutsche Abel des Mittelalters nachweislich gerade die gesehliche Form

als die angemeffene angesehen hat.

Die eben gegebene Schilberung des Fehderechts bezieht sich auf das eigentliche Mittelalter. Nachdem während besselben König, Landes=herren und Städte mit Eiser an der Einschränkung des Fehdewesens gearbeitet hatten, gelang es schließlich im Jahre 1495 durch den ewigen Landsrieden das Fehderecht ganz zu beseitigen. Dieses beseutet in der Culturentwickelung des Deutschen Bolkes einen hoch=

wichtigen Abschnitt, der wiederum wesentlich durch die Monarchie erreicht worden ist. Nach dem Jahre 1495 sind zwar noch einige Fehden vorgekommen. Allein es handelt sich um ganz vereinzelte, Fälle; man kann sie bequem zählen. Von einem Fehde wesen als einer allgemeinen Erscheinung der Zeit darf man fortan nicht mehr sprechen.

Zwischen dem Erlöschen des Fehbewesens und dem Auftauchen bes Duellunwesens in Deutschland liegt, wie wir noch feben werben, eine geraume Zeit. Un einen hiftorischen Zusammenhang beider barf baher nicht gebacht werden. Es könnte blos die Frage sein, ob eine Berwandtschaft zwischen ihnen im allgemeinen Begriff besteht. jolche wird nur dann zuzugeben fein, wenn man nach ganz inhalts= leeren Kategorieen rubriciert. Duell und Fehbe haben ja allerdings bas mit einander gemein, daß beide Arten der Gelbsthilfe find. Aber wie sichtbar werden sofort die Unterschiede, wenn man von der allgemeinen Rategorie zu den Einzelheiten des concreten Lebens über= geht. Wir haben ja schon wesentliche Unterschiebe hervorgehoben. Schon diese beweisen zur Genüge, daß Duell und Fehde grundverschiedene Arten der Selbsthilfe find. Wir wollen aber hier ebenso wie bei der Darstellung des gerichtlichen Zweikampfes den Unterschied in möglichst helles Licht setzen und gehen daher noch etwas weiter auf bas Wesen ber beiden Erscheinungen ein.

Sehr wichtige Unterschiede ergeben sich durch die Berschiedenheit

in ber äußeren Geftalt.

Das Duell ist Zweikampf und in enge Regeln eingeschnürt. Die Fehde dagegen ist Krieg in vollem Sinne des Wortes. Derjenige, welcher jemand befehdet, genießt dieselbe Bewegungsfreiheit wie der, der gegen jemand Krieg führt; die Schranken, die der Ausübung der Fehde gezogen waren, sind nicht viel anderer Art als die, welche das

moderne Bolferrecht dem Kriege zieht.

Das Duell vollzieht sich ausschließlich im Moment des Kampses; weber vor noch nach dem Kampse ist es vorhanden. Die Fehde dasgegen ist ebensowenig wie der Krieg mit dem Ramps identisch. Bei der Fehde und dem Kriege wird eine umfassende Action entwickelt. Es sind Rüstungen, Vorbereitungen notwendig, und diese können einen solchen Eindruck hervorrusen, daß es zu einem Kampse gar nicht mehr kommt; der Gegner giebt vorher nach. Bei der Fehde und dem Kriege kann serner die überlegene Sinsicht des Gegners auch den Sieger im Kampse zum besiegten machen.

Das Duell kann nur ausnahmsweise durch Vertrag vermieden ober unterbrochen werden. "Schwere Fälle" muffen durchgesochten

und vollständig durchgesochten werden. Auch die größte Nachzgiebigkeit des Gegners kann bei einem "schweren Fall" das Duell nicht aufhalten. Die Fehde dagegen gelangt gar nicht erst zur Ausstührung, wenn der Gegner von vornherein sich nachgiebig zeigt, und sie hört sosort auf, wenn er im Verlauf der Fehde den erhobenen Anspruch anerkennt. Die Duelltheorie, daß bei "Schwere des Falls" unbedingt "Blut fließen" müsse, ist dem Fehdewesen völlig fremd. Überhaupt kommt es bei der Fehde nicht darauf an, Leben oder Gesundheit einer bestimmten Person zu treffen; um so weniger, als sie nicht Einzelkamps ist. Demjenigen, welcher Fehde erhebt, liegt nur daran, die militärische Stellung des Gegners so zu schwächen, daß er sich zur Nachgiebigkeit bequemt. Was er erstrebt, ist nichts weiter als die Anerkennung seines Anspruchs.

Diese außern Unterschiede find zugleich innerer Natur.

Wer einen Gegner befämpft, tut es entweder aus Rache oder weil er einen rechtlichen Ansbruch verwirklichen will. Der Wunsch, bas Rachegefühl zu befriedigen, ift gewis nichts edles und barf von ber staatlichen Gewalt nicht anerkannt werben. Immerhin ist er etwas natürliches. Diesem Wunsche vermag jedoch das Duell nicht Scheinbar allerdings bietet fich im Duell Gelegenheit zu genügen. am Gegner Rache zu üben. In Wahrheit aber fteht der einzelne im Duell burch bie ber Bewegungsfreiheit gezogenen engen Grenzen jo gefesselt, so gelähmt da, daß er fast alles vom Zufall erwarten muß. Das Duell ift nicht der frische, frohliche Rrieg, wie ihn die Deutschen lieben. Gang anders verhält es fich mit der Fehde. Sie gestattet die freieste Bewegung, die umfassendste Action, die volle Entfaltung aller Rräfte. In ber Fehde kann ber, welcher Rache nehmen will, das Gefühl haben, daß er seinem leidenschaftlichen Sag gegen den Gegner rudfichtslos die Zugel ichiefen laft. Cbenfo aber - ober vielmehr in noch ftarkerem Mage -- gilt das gesagte von der Brauchbarkeit des Duells, resp. der Jehde für die Berwirklichung cines Rechtsanspruches. Beim Duell ift alles Form, sachliche Er= wägung gar nicht vorhanden, Rraftenfaltung nur in beschränktem Grabe zuläffig. Selbst ber Sieg bes Stärkeren ift noch vom Zufall Wegen feines zufälligen Charakters und weil das Duell lediglich Blutvergießen bezwectt, ift es für die Verwirklichung eines Rechtsanspruches unbrauchbar. Dagegen die Tehde, wenngleich sie auf der Anwendung von Gewalt beruht, kann doch noch immer als Rechts= mittel eher bienen wie das Duell. Sie bezweckt eben gar nicht das Blutvergießen. Sie ist ferner bei weitem nicht fo wie jenes vom Zufall abhängig. Sie hat endlich auch mit idealen Mächten zu rechnen, wie denn zahlreiche Fehden des Mittelalters die Unterstützung

ber öffentlichen Meinung genoffen haben.

Ist es nun reiner Zufall, daß den Deutschen des Mittelalters bie Fehde als Selbsthilfe bekannt, das Duell unbekannt ist? Ift es Bufall, daß der Deutsche, wenn er fich eine Urt der Gelbsthilfe schaffen wollte, die freie, frische, natürliche, ungefünstelte Urt der Fehbe mahlte? Ift es Bufall, bag er nicht auf ben Gebanten tam, die Rolle des Unglücklichen, der im Duell gefeffelt dafteht, zu fpielen? Schwerlich wird es Zufall sein.

Wenn wir hiernach die Fehde wohl als eine deutsche Art der Selbsthilfe bezeichnen können, so ist es freilich eine andere Frage, ob wir den Deutschen eine befondere Reigung jur Gelbsthilfe gu= schreiben, ob wir behaupten burfen, daß fie mehr als andere Bolter zur Selbsthilfe geneigt seien. Es besteht wohl tein Zweifel, daß diese Frage zu verneinen ift. Bei den Deutschen spielt die Selbst= hilfe, wie bei anderen Bölkern, in der Zeit eine Rolle, in der fie noch auf niederer Culturstufe stehen. Sie zeigt sich ferner ba, wo bie Staatsgewalt zu schwach ist, um ihre Aufgabe des Rechtsschukes wirtsam durchzuführen. Im übrigen jedoch - von diesen Fällen muß ja notwendigerweise abgesehen werden - tritt eine besondere Neigung zur Selbsthilfe, eine Abneigung gegen ben Rechtsweg bei ben Germanen gang gewis nicht hervor. Wollen wir etwas als specifisch germanisch bezeichnen, so wird es das Gegenteil sein, nämlich ein außerordentlich ausgeprägtes Rechtsgefühl und tiefernfter gesehlicher Sinn.

Wenn man nun das Duell aus bem Fehbewesen herleiten will und wenn andererseits das einzige, was Duell und Fehde mit ein= ander gemein haben, die Abneigung gegen den gerichtlichen Weg ift, wenn ferner diese Abneigung nichts specifisch deutsches ift, jo barf jedenfalls auch das Duell nicht als ein specifischer Ausdruck des

deutschen Geiftes angesehen werden.

Das Turnier.

Man hat das Duell auch mit dem Turnier in Zusammenhang gebracht. Gegen diese Auffassung brauchten wir und eigentlich nicht zu erkären, da es uns ja nur auf ben Nachweis ankommt, daß bas

Duell keine specifisch deutsche Einrichtung ift. Denn bekanntlich ist bas Turnier nicht auf deutschem Boden erwachsen, sondern von Frankreich aus nach Deutschland gekommen. Es wurde also ber behauptete Ursprung bes Duells aus dem Turnier unsere These gar Indeffen ist ein folcher Zusammenhang auch gar nicht widerlegen. nicht einmal wahrscheinlich. Zunächst und vor allem find Duell und Turnier gang verschieden in ihrem Zweck. Das Turnier ift Waffen= spiel und nichts weiter als Waffenspiel. Sodann erreicht, wenigstens in Deutschland, die eigentliche Zeit der Turniere schon unter Raifer Maximilian I, ihr Ende. Die Beriode der Duelle sekt aber, wie wir sehen werden, in Deutschland erst später ein. wiffen wir aus den eigenen Worten der deutschen Ritterschaft, die die letten großen Turniere besuchte, daß ihr der Duellstandpunkt fremd war. In Deutschland ift also jedenfalls das Duell nicht aus dem Turnier hervorgewachsen. Ob für andere, die romanischen Länder, ein hiftorischer Zusammenhang anzunehmen ift, interessiert uns hier nicht.

Eine Ühnlichkeit zwischen Turnier und Duell besteht ja insofern, als dem Kreise der turniersähigen Personen eine ähnliche Einrichtung in dem Kreise der satissactionsfähigen Personen entspricht. Allein dies ist eben nur eine Ühnlichkeit. Während wir sanden, daß der Kreis der zum gerichtlichen Zweisampf berechtigten Personen weiter als der der sog, satissactionssähigen war, ist umgekehrt die Turniersähigkeit in engere Grenzen eingeschlossen. Bei der Zulassung zum Turnier werden umständliche Ahnenproben vorgenommen. Bei dem Duell ist davon nicht die Rede.

Der Kampf in den Turnieren war nie ganz ohne Lebensgefahr. Indessen suchten die Kreise, die auf ritterlichen Anstand hielten, sie doch nach Möglichkeit zu vermeiden. Man sah es als Ausartung an, wenn es auf den Turnieren zu blutig herging und sie damit zu Tummelplätzen der Rohheit wurden. Reinmar von Zweter bezeichnet diese Art zu turnieren als directes Gegenteil der "ritterlichen" Art. Frivol Blut zu vergießen ist nicht die Art des Deutschen Kittertums.

Pas deutsche System der Zbehandlung von Chrverlehungen.

Wir haben in den vorstehenden Ausführungen gezeigt, daß weder der gerichtliche Zweikampf noch das Fehdewesen noch das Turnier in Deutschland einen Antnupfungspunkt für die Entstehung Es sind nun noch mancherlei weitere des Duells geboten haben Berfuche gemacht worben, das Duell aus Ginrichtungen des Mittel= Man hat fich namentlich bemüht, Übergangs= alters herzuleiten. stadien zu construieren. Alle diese Versuche sind indessen haltlos. Als Beleg für die Oberflächlichkeit, mit der sie unternommen worden find, mag die eine Tatsache genügen, daß man noch bis in die neueste Zeit hauptsächlich mit einer Urfunde operiert, von der bereits seit dem Jahre 1839 feststeht, daß sie — gefälscht ist! brauchen uns aber mit der Widerlegung biefer Bersuche hier nicht weiter aufzuhalten. Wir mahlen ein Berfahren, das alle etwa noch notwendig erscheinende Rritif überflüffig macht: wir zeigen, wie das Deutsche Mittelalter es tatsächlich mit der Behandlung der Ehr=

verletungen gehalten hat.

Die eigentümlich beutsche Anschauung von der Art, wie Ehr= verletzungen zu ahnden seien, ift folgende. Zunächst wendet sich der Deutsche regelmäßig an das ordentliche Gericht. Das, was er hier zu- erreichen sucht, ift einmal eine Gelbbufe, die teils an die verlette Partei, teils an die öffentliche Gewalt gezahlt wird, und sodann Wiberruf, refp. Chrenerklärung. Wenn er bies erreicht hatte, bann fah er feine Ehre als wiederhergeftellt an, mochte es fich um be= leidigende Tätlichkeiten, um Injurien gegen weibliche Berfonen ober um Ehrverletzungen anderer Art gehandelt haben. Daß es so war, das wird uns nicht etwa blos in einer ober zwei Stellen bunkel angebeutet; fondern die Bahl der Beweisstellen ift Legion. kann es mit einer geradezu erdrückenden Menge von Quellencitaten belegen, daß der Standpunkt des Deutschen jener und nur jener war. Das beweisen die Rechtsdenkmäler des Mittelalters, das auch noch die des 16. Jahrhunderts, also einer Zeit, in welcher, wie wir sehen werben, die romanischen Bölter schon im Duell die angemeffene Form der Erledigung von Ehrenhändeln sahen. Da vielen diese Tatsache nicht geläufig ist, so wollen wir zur Beranschaulichung einige Beispiele anführen. Das zweite strafburger Stadtrecht (verfaßt um 1200) bestimmt: "Wer jemand mit Worten beleidigt und bessen vor dem Stadtrat durch zwei ober brei Zeugen überführt wird, zahlt

30 Schillinge. Wer jemand schlägt (ohne Blutvergießen) und beffen durch zwei Zeugen überführt wird, zahlt 5 Pfund." Das Stadtrecht von Breisach (von 1275): "Wer den andern beschimpft, zahlt 10 Schillinge an ben Richter, 10 an die Stadt, 10 an die Stadt= aemeinde." Saarbrücker Freiheitsbrief (von 1321): "Wer den andern mit einer Bezeichnung belegt, die seine Ehre berührt, der foll die Worte widerreden, wo er fie geredet hat, und auch in offener Kirche, daß bie Worte nicht mahr seien." Das julicher Landrecht (von 1537) legt dem, der einer Frau an ihre Ehre gesprochen hat, Widerruf, resp. Chrenerklärung, eine Gelbstrafe und die Tragung der gericht= lichen Koften auf. Wenn in ben Urfunden des Mittelalters von "Genugtuung", "satisfactio" die Rede ift, fo ift darunter bas, mas das Gericht über den Beleidiger verhängt, insbesondere die Geldbuße, zu verstehen. Oft zählen unsere Quellen die einzelnen Beleidigungs= arten mit großer Ausführlichkeit auf und bemeffen banach die Strafe. Wir dürfen darin gewis einen Beweis dafür sehen, daß die Deutschen des Mittelalters nichts weniger als unempfindlich gegen Beleidigungen Much die Gelbstrafen, die, unter Berückfichtigung des ba= maligen Geldwertes, als sehr hoch angesehen werden muffen, sprechen dafür.

Run werden wir freilich von denjenigen, die um jeden Breis ben Duellstandpunkt schon ins Deutsche Mittelalter verlegen wollen. belehrt, die statutarische Gesetzgebung über die Ehrverletzung sei im Mittelalter nur für die mittleren und niederen Stände berechnet gewesen, nicht auch für die höheren. Diese Ansicht ift indessen sehr leicht zu widerlegen. Ich habe soeben das julicher Landrecht erwähnt. Von ihm wiffen wir ganz bestimmt, daß es auch für die julicher Ritterschaft mit galt. Wir besitzen ferner mehrere von Abligen verfaßte Rechtsbücher, die gang benselben Standpunkt vertreten wie die vorhin angeführten Urfunden. Dahin gehört 3. B. das bekannteste Rechtsbuch des Mittelalters, der Sachsenspiegel. Der ritterliche Berfaffer des Sachsenspiegels spricht fich über die angemessene Art der Uhndung von Chrverletzungen ebenso aus wie der Verfasser des straßburger Stadtrechts. Aus dem 16. Jahrhundert haben wir ferner ben sog, wendisch=rugianischen Landgebrauch. Sein Verfasser, bem bekannten pommerschen Abelsgeschlecht v. Normann angehörig, nennt in seinem ausdrücklich für den Abel mit bestimmten Buche Geldbußen (zu einem Teile an den Kläger, zum anderen an das Gericht zu zahlen) als bie für Beleibigungen zu verhängende Strafe. Wir burfen uns vorstellen, daß so wie Serr v. Normann auch die anderen vommerschen Junter des 16. Jahrhunderts dachten. Honny soit qui mal y pense!

Wir find aber auch in ber Lage, durch einzelne bestimmte Beispiele ben Beweis zu führen, daß ber Deutsche Abel bes Mittelalters sich nicht für zu vornehm gehalten hat, in Ehrenhändeln das ordentliche Gericht anzurufen. Im Jahre 1490 hatte ein Glied ber noch jest blühenden westfälischen Abelsfamilie Ledebur zwei Angehörige der ebenfalls noch jett blühenden westfälischen Abelsfamilie Nagel "swerlich an ire ere ind gelimp hoichlich treffende beschuldicht". Die Nagel hatten nun den Ledebur, der geschichte halven mit gerichtzhandel vurgenoemen"; fie wollten ihn "hertelich ind scherplich mit irem angehaven rechten daromme verfoulgen". Die landesherrlichen Räte machten barauf ben Versuch, die Sache gutlich beizulegen. Allein ba Ledebur barauf nicht einging, so äußerten sie bem Lanbesherrn gegenüber ihre Meinung dahin, man muffe die Nagel "mit irem angehaven rechten, umb ire ere ind gelimp sovil zo verantwerden, vortfaeren ind verfoulgen " Wie verantworten also diese westfälischen Adligen ihre Ehre? laffen. Durch den Rechtsweg! Den Worten "hertelich ind scherplich mit irem angehaven rechten verfoulgen" merkt man es förmlich an, daß die verlette Partei mit dem vollen Vertrauen, durch das Gericht eine gründliche Genugtuung zu erlangen, den Rechtsweg beschritten hat. Ein anderer Fall, der hier erwähnt werden mag, ift noch lehrreicher. Im Jahre 1448 berichtet nämlich der frankische Ablige Sans von Streitberg, ber von dem Ritter Hans von Wallenfels fälschlich beschulbigt worden war, er habe sich beshalb an den "Landrichter" gewandt, um einen Widerruf ("einen offen widerspruch") zu erlangen, und begründet bies mit folgenden Worten: "dan ein gemein recht ist: nem einer dem andern sein gut oder recht, kom er im dan zu recht für, er muss im das widerkern; mer sei recht, wöl einer dem andern sein ehr nemen, er entschuldige in und tue im darum ein widerspruch".

Nun will ich selbstverständlich nicht bestreiten, daß Ehrenhändel im Mittelalter oft außergerichtlich erledigt worden sind. Es werden zunächst sehr viel Fälle durch privaten Vertrag beigelegt worden sein, sehr viel Fälle ferner dadurch, daß die betreffenden sich sortan schnitten, sehr viel Fälle endlich durch einsache Retorsion. Das mittelalterliche Recht erkennt die Verechtigung der Retorsion ausdrücklich an. Eben dieses beweist jedoch von neuem, daß es vom Duellstandpunkt sehr weit entsernt war. Es gehört ja zu den vielen Wunderlichseiten, die dem Duellwesen anhaften, daß vom Duellstandpunkt aus die Retorsion gar nicht anerkannt wird; ein wunderlicher Grundsah, der schon zu manchen tragischen, aber auch tragisomischen Consequenzen geführt hat. Wir wollen weiter zugeben, daß im Mittelalter oft genug jemand durch verlehende Worte zu einer Schlägerei oder zu einem

Rampf mit Waffen gereizt worden ift. Allein das wäre ja auch noch kein Duell. Kurz, wir mögen diese oder jene Möglichkeit erwägen, dieses oder jenes Quellenmaterial durchstödern — nirgends begegnet uns im Deutschen Mittelalter das Tuell. Man schlage die aussührlichen und auf fleißiger Quellenbenuzung beruhenden Darstellungen des Lebens der mittelalterlichen Ritterschaft nach, die uns die neueste Zeit geschenkt hat. Wan nehme z. B. das bekannte Werk von Alwin Schulz über das höfische Leben zur Zeit der Minnesinger oder das Buch des Freiherrn R. H. Koth von Schreckenstein, des früheren babischen Archivdirectors, über die Ritterwürde und den Ritterstand zur Hand. Beide erwähnen den gerichtlichen Zweikampf und das Turnier. Frgend eine Handlung irgend eines Ritters aber, die aus dem Duellstandpunkt zu erklären wäre, erwähnen sie nicht.

Aus dem Fall des Jahres 1490 wollen wir noch eine Folgerung ziehen. Der eine der beiden Ragel, die gegen Ledebur klagen, war landesherrlicher Rat und Amtmann und hatte als folcher auch militärische Functionen. Die landesherrlichen Räte, die über den Fall Bericht erstatten, besaßen solche größtenteils auch. Der Gedanke, daß jemand, der in einem Ehrenhandel das ordentliche Gericht anrust, deshalb seiner Stellung für verlustig zu erklären sei, tritt in dem Berichte nicht einmal andeutungsweise hervor. Wie sollte er auch? Jener Gedanke konnte in einer Zeit, welche noch die alte deutsche Ehrsturcht vor Recht und Gericht besaß, niemandem — in den hohen ebenso wenig wie in den niederen Kreisen — kommen. Im Zeitzalter des Kittertums hätte man jeden, der jenen Gedanken aussprach, für verrückt aehalten. —

Was sollen wir jett zu der im Eingang unserer Betrachtung erwähnten Behauptung sagen, daß "das persönliche Selbstgefühl der Germanen gerade bei der Ehrverletzung eine mannhaste, kriegerische Genugtuung forderte"? was zu der Behauptung, daß "Beleidigungen im Mittelalter nicht vor die Gerichte gehörten"? was zu der Behauptung gewisser moderner Kitter, daß der, der eine Ehrverletzung nicht mit "Blut abwasche", ein Feigling sei?

Wir antworten auf diese Behauptungen, indem wir jene modernen Ritter beim Wort nehmen. Wenn sie jeden, der nicht eine Ehrverletzung "mit Blut abwäscht", für einen Feigling erklären, dann müssen sie den Mut der Consequenz zeigen und sämtliche Germanen des Mittelalters, einschließlich aller Ritter, für Feiglinge erkären. Werden sie das? Ich glaube, daß hier doch der Mut jener modernen Ritter etwas ins wackeln kommen wird. Ober sollen wir die alten Deutschen Feiglinge schelten, weil sie Beleibigungen nicht "mit Blut

abgewaschen", fondern fich an das Gericht gewandt und mit Widerruf, Chrenerklärung, Geldbufe sich begnügt haben? Nun, es macht sich ja jeder lächerlich, der die alten Deutschen feige nennt; man hält ihn für albern, für einen Narren, für geistestrant im vollen Sinne bes Wortes. Jene modernen Ritter haben hiernach die Wahl: entweder muffen fie den Mut der Confequenz zeigen und die alten Deutschen für feige erklären — bann werden fie fofort von allen Bewohnern der Welt (die größten Teinde der Deutschen eingeschlossen) für wahnsinnig erklärt; ober sie haben jenen Mut nicht — bann fehlt es ihnen eben an Mut, dann find sie feige, "satisfactionsunfähig", nach der Terminologie des Duellstandpunktes felbst! Die modernen Ritter befinden fich alfo in der verzweifeltsten Lage. Was werden sie erwidern? Doch nicht etwa, daß ber Duellstandpunkt nur physischen Mut verlangt, daß es auf den moralischen nicht ankommt? Die meisten werden doch erkennen, daß fie in der veinlichsten Rlemme stecken. Sollen wir ihnen heraushelfen? Wir Deutschen find feine Barbaren. Berfahren wir milbe mit ihnen! Geftatten wir ihnen nach alter beutscher Sitte einen Widerruf und noch bazu eine Entschuldiauna. die Entschuldigung: fie hatten aus Unwissenheit den Deutschen Namen aeschmäht!

Mit der Behauptung, daß der, der eine Beleidigung nicht "mit Blut abwäscht", ein Feigling sei, verfündigen sich aber jene modernen Ritter nicht blos an dem auten Namen des Deutschen Volkes, sondern auch ganz speciell an dem guten Ramen ihrer Vorfahren. heute noch sehr viele ablige Familien, die zum Deutschen Uradel ge= hören, beren Borfahren, soweit fie überhaupt befannt find, ftets ablig gewesen sind. Es giebt jedenfalls heute noch sehr viele adlige Familien, die schon im Mittelalter ablig gewesen find. Wollen nun die Un= gehörigen dieser alten Abelsfamilien wirklich behaupten, daß nur der wahrhaft abligen, mahrhaft ritterlichen Mut befitt, ber auf dem Duell= ftandpunkt fteht? Dann muffen fie ihren famtlichen Uhnen aus bem Mittelalter, auf die fie doch bisher stolz gewesen find, die adlige, die ritterliche Gefinnung absprechen! Dann muffen fie fich fortan ihres hohen Stammbaums, der bisher ihren Stolz gebildet hat, schämen! Wollen fie das?! Meines Erachtens muffen gerade die Mit= glieber ber alten beutschen Abelsfamilien fich aufs schärfste gegen die unbedingte Giltigkeit des Duell= standpunttes aussprechen. Gin moderner Bantier, der hente geadelt wird, tann ja morgen ohne die geringsten Gemiffensbiffe fagen, seine Familie habe stets, so lange sie ablig fei, unbedingt den Standpunkt vertreten, daß Beleidigungen "mit Blut abzumaschen"

seien. Aber ein Mann von altem Abel, der das sagt, wirst einen Makel auf seine Herkunft. Gerade weil mein Stammbaum weit in das Mittelalter hinaufreicht, gerade weil ich weiß, daß von meinen Borsahren die meisten den Duellstandpunkt nicht geteilt haben (vielleicht hat ihn sogar keiner geteilt), gerade deshalb muß ich mich im Interesse der Ehre meiner Familie auß schärsste gegen die Auffassung erklären, daß das Duell irgendwie zum Wesen wahrer Kitterlichkeit gehöre.

Wir werben später sehen, daß das Duell nicht blos bem Deutschen Mittelalter fremd ift, sondern in Deutschland auch nicht einmal bis an das Mittelalter heranreicht, daß es ferner selbst von dem Zeitpunkt an, in dem es in Deutschland einzudringen beginnt, nur spärliche Vertreter bei uns gehabt hat. Es sollten darum alle abligen Familien, auch die nobilitierten, sich angftlich hüten, ben Duellstandpunkt für ein unentbehrliches Kennzeichen der Ritterlichkeit auszugeben! Sie könnten sonst in den Fall kommen, sich eine un= ritterliche Herkunft bescheinigen zu muffen! Wenn man die ablige Haltung von bem Bekenntnis zum Duellstandpunkt abhängig macht, bann wird man in Deutschland nur einen fehr kleinen Rreis von Familien ausfindig machen können, beren Mitglieder ftets jene "ablige Saltung" eingenommen haben, und diefe adligen Familien würden von äußerst jungem Alter, dazu vielleicht noch nicht einmal durchweg von germanischer Hertunft sein. Die Hohenzollern wurden nicht zu diesem Areise gerechnet werden können. Ein Hohenzoller hat sich nie duelliert, trogdem die Hohenzollern oft beleidigt worden find. Weitaus die Mehrzahl der Hohenzollern hat auch nicht einmal theoretisch den Duellstandpunkt vertreten.

In der neuesten Zeit wird das Duell vielsach als Vorrecht der "Gebildeten" in Anspruch genommen. Wenn ein Bürgerlicher "Bildung" erworben hat (was auch badurch geschehen kann, daß er sehr reich und Kentier wird und in einen vornehmen Club einstritt), so erklärt er den für einen Feigling, der nicht auf dem Standpunkt des Duells steht. Erröten diese Bürgerlichen nicht darüber, daß sie damit indirect die Ehre ihrer braven, ehrlichen Vorsahren, die Jahrhunderte lang nichts vom Duell gewußt haben, antasten?

Indessen mit seinen Vorsahren mag es jeder halten, wie er will; der eine hat Familiensinn, der andere nicht. Eine Folgerung aber können wir aus den gewonnenen Resultaten unbedingt ziehen. Unsere Quellen ergeben, daß die Deutschen des Mittelalters das Duell nicht gekannt, vielmehr den gerade entgegengesetzten Stand=

punkt in der Behandlung von Ehrensachen eingenommen haben. Tabei ist jedoch ihr Mut, ihre Tapferkeit über allen Verdacht ershaben; kein Volk der Erde kann sich an Kriegsruhm mit den Deutschen messen. Wir sehen also, daß Abneigung gegen den Duellskandpunkt und Tapferkeit sich auss beste mit einander vertragen — eine Tatsache übrigens, deren Richtigkeit sich einem noch jeden Tag ausdrängt. Was folgt daraus? Daß es läppisch, lächerlich ist wenn man ohne weiteres den, der ein Duell ablehnt, seige nennt. Und wenn ein Deutscher sich so äußert, so handelt er versbrecherisch; denn er versündigt sich dadurch an dem guten Namen seines Volkes. —

Wenn ich vorhin auseinandergesett habe, daß die Abligen, die den Duellstandpunkt vertreten, dadurch in eine sehr schiese Stellung geraten, so mögen meine Worte manchen Abligen peinlich berühren. Ich behaupte indessen, daß der Aachweis, daß der alte Deutschen Abel nichts vom Duell gewußt hat, eine Ehrenrettung des Deutschen Abels darstellt, wie sie günstiger kaum gedacht werden kann. Wenn ich diesen Nachweis erbringe, so befreie ich dadurch das Ansbenken des Deutschen Abels von einem häßlichen Schmutzsted. Es kommt nur dem Ruhm des Deutschen Abels zu statten, wenn ich darlege, daß er das Duell im Mittelalter nicht gekannt hat, daß er es überhaupt nicht ist, der es hervorgebracht hat. Natürlich müssen jeht aber auch die Nachkommen sich der Vorsahren würdig zeigen! Es gilt jeht, das wieder hervorzukehren, was den Ruhm des alten Deutschen Abels ausmacht! Fort mit dem wälschen Sinn!

Wenn die Germanen das Duell nicht hervorgebracht und sich von allen Culturvölkern Europas am meisten gegen das Duell geswehrt haben, so erklärt sich das aus den bekannten Eigenschaften, die ihren Sandlungen überall zu Grunde liegen, sehr leicht. Ich möchte sagen: man vermag aus den nationalen Eigenschaften der Teutschen debuctiv den Beweis zu führen, daß die Idee des Duells unmöglich von ihnen ausgegangen sein kann. Der Deutsche hat

^{&#}x27;) Ein sehr bemerkenswerter (im Gerichtssaal 1872, S. 424 mitgeteilter) Fall mag hier Erwähnung finden. Ein Reserveoffizier, der sich im Kriege 1870/71 sehr ausgezeichnet hatte und wegen seiner Tapferkeit decoriert worden war, wurde später eines Abends von einem ihm unbekannten Studenten auf der Straße übersallen (ohne daß Zeugen gegenwärtig waren). Er wies diesen Angriss — sofort kräftig zurück. Darauf wurde er auf Grund des Ausspruchs eines Offiziersehrengerichts aus seinem Reservesoffiziersverhältnis verabschiedet, weil "die Standesehre verletzt worden" sei!

eine ernste sittliche Lebensauffassung; er ist nicht frivol; er spielt nicht mit dem Leben. Den Deutschen zeichnet ferner ein ausgebrägtes Rechtsgefühl und ein ftreng gefetlicher Ginn aus. Durch biefe Stimmung wird ber Duellstandpunkt schlechthin ausgeschlossen. fittlichen Ernft des Deutschen widerspricht es, um einer Lappalie willen das Leben wegzuwerfen. Dem Rechtsgefühl des Deutschen widerspricht es, die Schuldfrage absichtlich (wie es beim Duell geschieht) zu verdunkeln. 1) Dem gesetlichen Sinn bes Deutschen wider= spricht es, das ordentliche Gericht (wie es beim Duell geschieht) grundfählich zu verachten. Wenn ich einen modernen Ausbruck ge= brauchen foll, so wurde ich sagen: der Deutsche besitt viel zu viel gefunden Realismus, als daß ihm der Duellstandpunkt sympathisch fein fonnte. — Es wird zwar behauptet, dem Deutschen gehe die Chre übers Leben. Allein mober weiß man denn, daß der Deutsche seine Ehre durch eine von einem beliebigen Menschen ausgesprochene Beleidigung als beseitigt anfieht? Man beduciert aus bem Duell= ftandpunkt ben germanischen Ehrbegriff und leitet bann bas Duellwefen aus bem germanischen Chrbegriff ber!

Es ist, wie wir gesehen haben, ein Irrtum, daß das Duell aus dem Teutschen Mittelalter stamme. Dieser Irrtum ist nicht schwer zu erklären. In der äußeren Gestalt gleicht das Duell dem gerichtlichen Zweikamps des Mittelalters. Daher warf man beide zusammen. Das hatte darum kein wesenkliches Hindernis, weil man von der wahren Natur des gerichtlichen Zweikampses nicht viel wußte. Seitdem aber die historische Forschung die Verhältnisse des Mittelalters aufgeklärt hat, ist es nicht mehr möglich, die tiesen Unterschiede zwischen beiden Erscheinungen zu übersehen. Der Nachweis, daß das Duell mit dem Deutschen Mittelalter nichts zu tun hat, ist nicht der erste Dienst, den die Deutsche Geschichtsforschung dem Vaterlande erweist.

Jener Jrrtum ist sehr verhängnisvoll geworben. Obgleich oft genug das Duell als Deckmantel für allerlei wenig ehrenwerte Zwecke dient, und obgleich in Deutschland die meisten Duelle wohl unter dem Zwang der Verhältnisse stattfinden, so sind doch immerhin viele den Duelltod in der ehrlichen Überzeugung gestorben, man muffe sich

¹⁾ Schäffner, Rechtsversaffung Frankreichs II, 217 sagt treffend: es "hätte bem Rechtsgefühl allzusehr widerstrebt", wenn man dem auf handhafter Tat ergriffenen Verdrecher gegenüber den (übrigens gerichtlichen) Zweikampf gestattet hätte. Er nennt es eine "allgemein germanische Sitte", der Notorietät ihr Recht angedeihen zu lassen. Der Duellstandpunkt dagegen berücksichtigt die Notorietät nicht!

nun einmal duellieren, weil die alten Deutschen sich doch auch wegen Beleidigungen stets duelliert haben, weil das Duellieren ritterlicher

Brauch fei.

Ift es ohne Beispiel, daß einer falschen Theorie Scharen von Menschenleben zum Opfer gefallen sind? Die Fälle sind so zahlreich, daß wir uns über dies neue Beispiel nicht wundern können. Wir dürsen und müssen jedoch verlangen, daß, wenn der Irrtum der Theorie nachgewiesen ist, die Menschenopser nicht aus bloßer alter Gewohnheit, aus bloßem Schlendrian fortgesetzt werden. Wenn unsere Missionare die Seiden überzeugt haben, daß Menschenopser ein Gott missälliges, nicht ein Gott wohlgefälliges Werk seien, so erwarten wir, daß der heidnische Brauch dann auch sofort und unsbedingt verlassen wird. Fortan gilt jedes Menschenopser als nichtswürdiger Mord. Noch schärfer aber wird das Urteil über diezenigen lauten, welche die Duelle sortsetzen oder auch nur die Fortsetzung empsehlen, nachdem sie sich davon haben überzeugen müssen, daß dem Duellwesen jeder ideale Hintergrund sehlt.

Die Entstehung des Duells.

Nach der herrschenden Meinung hat sich auf dem Gebiet der Ehrenkränkungen der mittelalterliche Zweikampf "erhalten". Wir haben gesehen, daß er sich nicht "erhalten" konnte, da er im Mittelalter, wenigstens im Deutschen Mittelalter, auf diesem Gebiet gar nicht vorhanden gewesen ist. Aber auch nach dem Ausgang des Mittelalters ist er den Deutschen zunächst noch fremd.

Der Ehrenkampf, das Duell, taucht zuerst an ganz anderer Stelle auf! Das Duell läßt sich zuerst sicher nachweisen in — Spanien! Das Land, welches zuerst von dem Duell weiß, ist das

Vaterland des — Don Quixote!

Unfere hiftorifchen Quellen laffen barüber gar feinen Zweifel. Aber ift es benn auch irgendwie auffällig? Mußte nicht ber Bahn-

sinn des Duells zuerst in der Heimat des Ritters von der traurigen Gestalt, dem nach Cervantes Bersicherung das "Gehirn ausgetrocknet" war, auftauchen? Mußten nicht gerade hier die ersten Duell= vorstellungen gegeben werden?

Die ersten sichern Nachrichten über das Vorkommen des Duells in Spanien stammen aus den Jahren 1473 und 1480. Ein spanisches Provinzialconcil (zu Aranda) spricht sich im Jahre 1473, ein Geset des Königs von Kastilien im Jahre 1480 gegen das Duell aus — Beweis genug, daß die Duelle hier schon häufig vorstamen.

Wenn die Geschichte Spaniens zuerft von Duellen zu berichten hat, so stehen die anderen romanischen Bölter in diesem zweifelhaften Ruhme ben Spaniern nur wenig nach. Spätestens am Anfang bes 16. Jahrhunderts find Duelle auch bei ben Italienern und Franzosen gang an der Tagesordnung. Die Italiener find den Frangosen wohl noch etwas voraus, fowohl was die Priorität anlangt, als in Bezug auf die Bahl der Falle, in denen das Duell als zuläffig gilt. Papft Julius II., der sich im Jahre 1509 wegen der häufigen Duelle, die namentlich im Kirchenstaat ausgefochten wurden, veranlagt fah, gegen dies Unwesen vorzugehen, nennt als Ursachen der Duelle minima et inhonesta ac levia verba. Und der berühmte italienische Jurift Alciati (1492-1550) spricht von gewissen italienischen Fürsten. welche passim et sine delectu Duelle gestatten, und stellt dies Berfahren in Gegensatz zu dem, wie er behauptet, weniger weitherzigen französischen. Doch ist er über die tatfächlichen Verhältnisse Frankreichs vielleicht nicht recht orientiert gewesen. Jedenfalls waren zu feiner Zeit auch schon bei den Franzosen Duelle nichts ungewöhnliches mehr.

Die romanischen Nationen besitzen im 16. Jahrhundert bereits eine ansehnliche Litteratur über das Duest. Der eben erwähnte Alciati hat ein Rechtsgutachten über das Duest (consilium in materia duelli) und ein besonderes Buch über den Zweikamps (liber de singulari certamine) versaßt. Er handelt in diesem über allerlei Arten des Zweikampses, ganz überwiegend sedoch von dem Ehrenkampse Aus Frankreich mag der Herr von Branthome, ein viel gewanderter Wann (geboren um 1527), genannt werden. In seinem Buche über das Duest beschreibt er eine Unzahl von einzelnen Kämpsen. Auch die Dogmatiker der romanischen Länder sahen sich schon veranlaßt, auf das moderne Duest Kücksicht zu nehmen. So z. B. der bekannte Cardinal Cajetan (gestorben 1534), der uns Protestanten wegen seines Verhaltens Luther gegenüber nicht sehr synpathisch ist, der

aber einer der gelehrtesten Theologen seiner Zeit und ein nicht verächtlicher Charakter war. Aus den Erörterungen über das Duell, die er in seinem Commentar zur summa theologiae des Thomas von Aquino giebt, mag eine interessante Äußerung hier ihren Plat sinden. Nachdem er bemerkt, daß der Ehrenkampf bei den Toren (apud idiotas) sehr viel, bei den Weisen nichts gelte, fügt er hinzu, man müsse sich nach den Weisen, nicht aber nach der Majorität richten. Man kann daraus zugleich entnehmen, daß zu seiner Zeit in seiner italienischen Seimat die Mehrheit den Duellstandpunkt vertrat. Die genannten sind aber keineswegs die einzigen Autoren der romanischen Länder, die damals über das Duell geschrieben haben.

Wie ganz anders verhielt es sich dagegen in Deutschland damals! Bon einer Litteratur über das Duell ift hier noch keine Spur vor= Anderweitige Nachrichten über das Vorkommen des Duells fehlen zwar nicht ganz, find aber noch fehr durftig und wefentlich später als die aus den romanischen Ländern. Die erste unzweifelhafte Notiz stammt aus dem Jahre 1562 und läßt überdies erkennen, daß das Duell damals noch etwas neues in Deutschland gewesen ist. Die Rachrichten aus ben folgenden Jahrzehnten find auch noch fehr fparlich. Von einem lebhaften Anteil der Deutschen an der Duellbewegung fann im 16. Jahrhundert jedenfalls nicht die Rede fein. Branthome, ber Duelle von fehr vielen Frangofen, Italienern und Spaniern aufgahlt, erwähnt nur ein Duell, an bem auch ein Deutscher teilnahm, und dies war ein in Frankreich lebender. Um Anfang des 17. Jahr= hunderts mehren fich die Nachrichten über deutsche Duelle etwas. Aber von wirklicher Einbürgerung bes Duellwefens tann in Deutschland doch erst seit dem dreifigjährigen Kriege die Rede sein.

Hiernach ift das Duell jedenfalls in den romanischen Ländern viel älter als in Deutschland. Man könnte noch annehmen, daß es hier, wenngleich später, doch noch selbständig entstanden ist. Das wird aber daburch ausgeschlossen, daß die bestimmten Formen und techenischen Bezeichnungen, deren sich die Deutschen im Duellwesen bedienen, die der Italiener und Franzosen sind. Wir dürfen deshalb das Duell als eine romanische, nach Deutschland übertragene Erfindung bezeichnen.

Allerdings wird man einwenden, daß die allgemeine Form doch dem alten germanischen Zweikampf entlehnt sei. Das Duell ist ja in der Tat wie dieser eben auch Zweikampf. Allein die bestimmten Formen und technischen Bezeichnungen sind beim Duell romanischen Ursprungs ift ferner, was die Hauptsache

ift, der tiefere Gehalt des Duells. Wenn Alciati es als die Auffaffung der Italiener feiner Zeit bezeichnet 1), daß der feine Chre verwirke, ber ben Vorwurf ber Lüge anders als burch Kampf zuruckzuweisen juche, und wenn, was niemand bestreiten wird, mit dieser Auffaffung bas Duell fteht und fällt, fo ift diefe romanische Auffaffung, wie wir gefeben haben, dem Germanentum durchaus fremd. Wir finden eine folche Auffassung außer bei ben Romanen bei Botokuben und Indianern; bei den Deutschen (soweit sie nicht von auswärts beeinfluft find) finden wir fie nicht. Das Duell taucht bei den romanischen Nationen ju früh auf, als bag man an Entlehnung aus Amerita benten konnte. Würde es aber erft einige Jahrzehnte später nachzuweisen sein, so murbe kein erhebliches Bedenken gegen die Vermutung sprechen, daß die Spanier das Duell ebenso aus Amerika herübergebracht haben wie den Gneist hat schon darauf hingewiesen, daß in Louisiana das Duell einen Beigeschmad indianischer Sitten habe. Man hat sich alfo dem Brauch der Indianer angepaßt. Jedenfalls hätten die Spanier die bem Duell zu Grunde liegende Auffaffung von ben Indianern lernen können, von ben Germanen bagegen nicht. Ubrigens mag hierbei an die auffallende Ahnlichkeit zwischen dem Rittertum ber Spanier und bem ber Indianer erinnert werben: bei beiden die gleiche Verachtung ber Arbeit; bei beiben die Auffassung, daß die einzige würdige Beschäftigung die Beschäftigung mit den Waffen sei; bei beiden die Anschauung, daß der Kampf um des Rampfes willen Von einem Indianerhäuptling könnte man auch sehr gut einen Don Quirote fchreiben. Beibe Bolter geben jum großen Teil gerade an dieser eigentümlichen Art von Ritterlichkeit zu Grunde. --

Wenn soviel zweifellos feftsteht, daß das Duell romanischen Ursprungs ist, so interessiert uns nicht weiter die Frage, ob eines der romanischen Länder es allein oder ob mehrere es unabhängig von einander hervorgebracht haben. Es ist für unser Thema gleichgiltig, ob es in Spanien entstanden und von da nach Italien und Frankereich übertragen ist oder ob Spanien, Italien und Frankreich als Ursprungsländer neben einander in Betracht kommen. Wir wollen uns auf die Bemerkung beschränken, daß, wie schon französische Schrift-

¹) Alciati sagt: Der Borwurf der Lüge gilt als atrox iniuria, quam si aliter quam ferro hi Thrasones aboleant, de honore suo actum arbitrantur, hincque frequens est provocationis exordium. Bgl. dagegen oben S. 9 und 22 die Auffassung des Sachsenspiegels!

steller 1) hervorgehoben haben, Frankreich von Italien mindestens start beeinflußt (wenngleich wohl nicht in dem Grade wie später Deutschstand von Italien und Frankreich) worden ist.

Rachbem wir nachgewiesen haben, wann und wo das Duell entstanden ist, bleibt noch die Frage übrig, wie sein Ursprung zu erstlären ist. Wir erörtern jedoch auch diese Frage nur soweit, als es für uns von Wichtigkeit ist. Wir gehen also nicht darauf ein, ob das Duell in den romanischen Ländern an irgend welche mittelalterslichen Einrichtungen äußerlich anknüpft. Denn das Duell wird ja nach Deutschland als etwas fertiges importiert; was kümmert es uns daher, in welchen Etappen sich etwa die Einrichtung im Auslande entwickelt hat? Dagegen ist es von hohem Wert sestzustellen, welches Geistes Kind das fremde Product ist, das man bei uns eingeschmuggelt hat, unter welchen allgemeinen Verhältnissen, in welcher geistigen Utmosphäre es entstanden ist. Wenn wir darüber orientiert sind, so wissen wir weit besser, wie wir uns zu dem Eindringling zu stellen haben.

Man hat öfters, um die große Verbreitung der Duelle zu ertlären, darauf hingewiesen, daß am Ende des Mittelalters das Fehderecht beseitigt wurde, und die Vermutung ausgesprochen, daß eben deshalb die Rampseslust der Ritter sich in den Duellen Luft zu machen suchte. Dies ist eine von den am fahlen Lampenlicht ersonnenen Erklärungen, die auf die tatsächlichen Verhältnisse keine Rücksicht nehmen. Kaum jemals war mehr Gelegenheit zur Ausübung kriegerischer Taten, zur Vefriedigung der ungebändigtsten Kampseslust vorhanden als in der Zeit des Übergangs vom 15. zum 16. Jahrhundert, und zwar gerade in denjenigen Ländern, in denen das moderne Duell damals zuerst auftaucht: Spanier, Italiener und Franzosen standen damals in beständigem, in sast täglichem Kampse mit einander. Wenn also das Duell ein Aussluß unbefriedigter Kampslust wäre, so würde seine Entstehung gerade in dieser Zeit

^{&#}x27;) "C'est du règne de Charles VIII que datent ces guerres d'Italie si funestes à nos armes et plus encore à nos moeurs.... Le duel était alors fort en vogue en Italie. . . . Les guerres d'Italie continuèrent sous François I^{er}, et le caractère chevaleresque de ce prince fournit aux duels un nouvel aliment. Non-seulement il en autorisa et présida plusieurs, mais il les encouragea même par son exemple, lors du fameux cartel qu'il envoya à Charles-Quint. "Borte von Fougerour de Campigneulles, histoire des duels, (Paris 1835), tom. I, p. 134. Noch Montaigne fagt im zweiten Buche feiner Effais, das 1580 erfoien: "Nous allons étudier en Italie l'art de l'escrime et l'exerçons aux dépens de nos vies."

unverständlich sein. Man kann aber im Gegenteil svaar behaupten. bağ die vielen Kriege jener Jahre die Duelle vermehrt und ver= Bum minbeften haben die Spanier, Italiener und breitet haben. Franzosen fich bamals ebenso im Kriege wie im Frieden duelliert. Selbstverständlich behaupte ich bamit nicht, daß der Krieg an fich. mit Notwendigkeit das Duellwesen hervorbringt. Es kommt viel= mehr auf die Art des Rrieges an. Der beutsche Befreiungstrieg hat bekanntlich eine Berminderung der Duelle zur Folge gehabt. Aber die Rämpfer von 1813/14 zeigten auch Eigenschaften, welche ben Beeren bes 15. und 16. Jahrhunderts nur ju fehr fehlten. Der verschiedene Charakter der Seere erklart die verschiedene Wir-Die Krieger jener Zeit maren Solbner; tung der Kriege. fämpften nicht sowohl, weil fie das bedrohte Baterland verteidigten, als vielmehr, weil fie den Kampf als Sandwert betrieben: empfanden, wie es beim handwerksmäßigen Beruf natürlich ift, an ihrer Tätigkeit, d. h. am kampfen felbst Freude. Aber auch wenn man von den Söldnern absieht, sogar den Herrschern mar der Rampf felbft bamals zu fehr angenehme Beschäftigung, Zeitvertreib, Sport. Dies Berhältnis wird treffend burch eine Mitteilung bes Cardinals Cajetan charakterisiert. Er erwähnt es als eine Sitte ober vielmehr Unsitte der Fürsten seiner Zeit, daß fie im Rriege nur des Schaufpiels halber, nur um die Leiftungen tapfrer Manner zu zeigen, Ginzelfampfe, etwa zehn und gehn von jeder Seite, ge= ftatteten, mahrend boch im gerechten, im mahren Kriege nicht ad ostentationem gekampft werbe. Hierin spricht sich so recht beutlich bie Luft am Rampf als Rampf, am zwecklofen Rampf, am Rampf= sport aus. Das ist offenbar eine Stimmung, die auch das Duell hervorbringen konnte. Wenn nun zu anderen Zeiten die Luft am Rampf fich vorzugsweise in Waffenspielen, in Waffenübungen geäußert hat, so begnügte man fich in jener Zeit damit nicht. Man wollte durchaus einen Menschenblut vergießenden Rampf. Gin französischer Historiker (Fougeroux) bezeichnet "le kureur homicide" als "le caractère distinctif de ce siècle". Für die romanischen gander, in benen bamals neben bem offenen Rampf in gleicher Weise ber Meuchelmord blühte 1), gilt dies Urteil unbedingt. Wie ermähnt,

¹⁾ Der Meuchelmord in den verschiebensten Gestalten. Fougerour (11, S. 285) sagt über die (zur Zeit der französischen Erpeditionen sehr häufigen) Turniere in Italien: la persidie italienne sit plus d'une fois dégénérer ces combats en véritables duels et même quelque chose de pis.

bemerkt Alciati, daß Fürsten Duelle gestatten. Eben dies sagt auch Papst Julius II. in der angeführten Außerung von 1509. Wir wissen aber, daß sie sie nicht nur gestatteten, sondern ihnen auch präsidierten. Und wenn wir uns fragen, weshalb sie es taten, so müssen wir leider gestehen, daß sie großenteils deshalb den Duellen beiwohnten, weil es ihnen Bergnügen machte, dem blutigen Schauspiel zuzusehen. Die romanischen Länder haben in jener Zeit viele Fürsten gehabt, denen eine wahrhaft fürstliche Haltung sehlte, die zwar eine gewisse Art von Ritterlichseit besaßen, eine Ritterlichseit aber, mit der sich Falschheit und geradezu Niedrigseit der Gesinnung auss beste vertrugen. Eine typische Erscheinung dieser Art ist König Franz I. von Frankreich. Und eben von ihm ist es bekannt, daß es ihm Freude machte, Duellen zu präsidieren.

Andere Erscheinungen jener Zeit, die geeignet sind, das Aufstommen des Duells zu erklären, werden uns nahe gelegt, wenn wir uns erinnern, daß es zuerst in Spanien auftaucht. Cervantes hat eine Carricatur des spanischen Rittertums geliesert, die jedoch auch dessen Expus erkennen läßt. Schlagen wir nun Cervantes auf! Wir lesen da, daß die Phantasie des Ritters Don Quirote erfüllt war von "Bezauberungen und Wortwechsel, Schlachten, Aussorderungen, Wunden, Artigkeiten, Liebe, Qualen und anderm Unsinn". Wan sieht, es ist vollständig die Duellstimmung. Warum aber erfüllte der Ritter seine Phantasie nur mit solchem "Unsinn"? Warum beschäftigte er sich nicht mit ernsten, mit gesunden Gedanken? Die Antwort lesen wir auf der Seite vorher: er hatte zu viel Zeit übrig! Seine "Ruse betrug den größten Teil des Jahres"! Um zu arbeiten

¹) Bgs. Fougeroux II, S. 88: "la réputation du roi de France (Franz I.) était en ce genre si bien établie, que les amateurs de duels accouraient à sa cour de toutes les parties de l'Europe pour lui en donner le spectacle". Nachem Fougeroux über die französischen Gesex egen Moudaten assertie Art gesprochen, rust er auß (I. S. 104): "Que pouvaient de pareilles lois en présence des exemples contraires donnés par ceux-là même qui les signaient? François Ier qui faisait revivre dans sa personne cette vieille prérogative royale oubliée depuis Louis-le-Bègue, de trôner dans les champs clos; Henri II, qui suivait le funeste exemple de son père, avaient-ils bonne grâce à publier des édits sévères contre les homicides? Que dirai-je de l'auteur de la Saint-Barthélémi, et de celui qui faisait égorger un duc de Guise au milieu même de l'assemblée des états du royaume, où il réglementait contre les assassins?" Ein neuerer beutscher Historiter sagt von Franz I.: "Die sittsiden Sünden seiner Persönsichseit hatten rings um ihn herum vergistend, wie die Anregung seiner vielseitigen Ratur desedend gewirst".

war er zu vornehm. Die dem spanischen Hidalgo eigentümliche Berachtung der Arbeit brachte ihn auf jenen "Unsinn"! Der alte Satz, daß Müßiggang aller Laster Ansang sei, bewahrheitet sich hier auß neue. Ich din übrigens nicht der erste, der die Entstehung oder Berebreitung des Duells mit dem Faulenzerleben in Zusammenhang bringt. Der Franzose Fougeroux de Campigneulles hat schon im Jahre 1835 bemerkt, daß den Romanen des 16. Jahrhunderts das Duell als passe-temps diente. I Die Beweise sür den inneren Zusammenhang von Duell und Müßiggang lassen sich ja auch aus allen Jahrhunderten, dis in die neueste Zeit hinein, erbringen. Als ein besonders interessantes Beispiel will ich hier nur hervorheben, daß bei den Polen in der Emigration, nach 1830, die Duelle häusiger wurden. Der polnische Historiker Lelewel giebt selbst als einen Grund den Müßigzang an. ²)

Wir haben früher von dem Verhältnis des Kreifes der "fatisfactionsfähigen" Personen zu dem der turnierfähigen und dem der jum gerichtlichen Zweikampf berechtigten gesprochen. Die Berschiedenheit zwischen ihnen ift erheblich. Immerhin jedoch wird bei ber Bilbung bes Begriffs ber "Satisfactionsfähigkeit" bas Vorbilb ber beiben anderen Rreife von Bebeutung gewesen fein. Allein eine größere Rolle burfte babei ein anderes Moment gespielt haben: "satisfactionsfähig" wurden diejenigen, welche viel Zeit übrig hatten. Insbesondere ben "irrenden Rittern" wurde der Ruhm ber "Catisfactionsfähigkeit" zuerkannt. Co ift es auch im allgemeinen in ben folgenden Jahrhunderten geblieben. Erft das 19. Jahrhundert hat ben Rreis erweitert: die Gitelkeit gemiffer Rlaffen, die tatfachlich burchaus teine Zeit für Duelle übrig haben, hat fie boch verlockt, nach ber zweifelhaften Ehre ber "Satisfactionsfähigkeit" zu ftreben. Undererseits haben manche Klaffen, die früher wegen ihres Zeitüber=

¹) Hougerour I, ©. 97: On vit aussi très fréquemment des chevaliers espagnols ou portugais figurer, en champ clos, dans les divers pays étrangers, où la fortune des armes les conduisait. Les histoires des guerres de France et des Pays-Bas, surtout celles d'Italie sont pleines du récit des prouesses, auxquelles on se livrait pour l'amour des damcs ou pour passer le temps dans les moments de trèves. Bgí. I, ©. 101: ressource, passe-temps ou consolation du repos.

²⁾ Fougeroux II, S. 364 teist aus einem Briese Lesewel's solgende Worte mit: "On se battait beaucoup plus sous Napoléon que sous les Russes, et on se bat dans l'émigration par oisiveté, par suite de cet état de souffrance et de démoralisation, qui rend toutes les susceptibilités si facilement irritables."

flusses "satisfactionsfähig" waren, heute noch vielsach das Duell seftgehalten, tropdem sie jett zu den vielbeschäftigtsten Menschen gehören.

Der Thpus des irrenden Ritters, den Cervantes beschreibt, kommt auch in anderen Ländern, wenngleich in etwas wohlhabenderer Gestalk, im 15. und 16. Jahrhundert vor. Auch Italien und Frankzeich haben in dieser Hinsicht ihre classischen Portraits. Die französischen sind uns noch am meisten sympathisch. Bei Bayard ist der Widerspruch zwischen sein und scheinen vielleicht noch am gezingsten. Aber auch seine Figur entbehrt nicht der komischen Züge.

"Lang, hager, würdevoll, galant mit Frau'n, "Dabei ein bischen komisch anzuschaun, "Hob er den Zeigefinger, wenn er schalt, "Als eine unvergleichliche Gestalt. "Man grüßte tief und raunte sich ins Ohr, "Der "Ritter ohne Tadel" sei ein Tor."

In Deutschland bagegen ist die Production an irrenden Aittern quantitativ und qualitativ weit geringer gewesen. Und eben damit, daß wir Deutschen von irrenden Aittern weniger wissen als die Romanen, hängt es auch zusammen, daß nicht wir, sondern die Romanen das Duell hervorgebracht haben.

Rehren wir aber nochmals zu Cervantes zurud. Nachdem er geschildert, wie ein Duell zwischen Don Quirote und einem verkleibeten Lakaien durch zu frühe Nachgiebigkeit des letteren verhindert worden war, bemerkt er über die in Schaaren herbeigeeilten Zu= schauer: "die meisten waren traurig und ärgerlich barüber, baß bie so sehnlich erwarteten Rämpfer sich nicht in Stude zerriffen hatten, so wie sich der Pöbel betrübt, wenn er gehofft hatte, einen gehenkt ju feben, ber von ber Gegenpartei ober von ber Gerechtigkeit Bergebung erhält". Es find Spanier, über die dies berichtet wird! Wer erkennt in den Gefühlen jener Zuschauer nicht fofort die Stiertampf=Stimmung ?! Die Stimmung einer Species von Menschen, bie sich über das vergoffene Blut von Tieren und Menschen gleich= mäßig freut und auch bem Stier zujubelt, ber ben Matador verwundet oder totet, fie ift ein fehr geeigneter Boden für die Ausbildung des Duellwesens. Es ift wahrlich nicht Zufall, daß das Duell fich zuerft im Lande der Stierkampfe zeigt. Wie jener Bobel betrübt ift, wenn ihm das Bergnügen entgeht, einen gehenkt ober gemorbet zu feben, so wollen biejenigen, die den Duellstandbunkt vertreten (nach einer modernen Anschaung sind es alle "gebilbeten"),

durchaus nicht geftatten, daß ein Ehrenhandel friedlich beigelegt werbe. Sie schreien und brullen, es muffe "Blut fließen", die Be-

leidigung "durch Blut abgewaschen" werden.

Bei Cervantes kann man aber noch in vielen anderen Be= ziehungen die Erklärung für den Duellstandpunkt finden. Je mehr ich ben Don Quirote betrachte, besto mehr finde ich das Duell don-Wie Don Quirote mit einem berühmten Helben zu tämpfen glaubte, wenn ihm ein ganz gemeiner Rerl bas Fell verblaute, so glaubt ber moderne Duellant auf ritterliche Weise zu fterben, wenn er fich von irgend einem Schurten (ber nur zufällig "fatisfactionsfähig" ift) jufammenschieken lakt. Und wie ber Ritter von La Mancha die unbeschreiblich misgestaltete und übelriechende Freundin eines Gieltreibers als ichone und erhabene Dame, die nur der unvergleichlichen Dulcinea von Toboso nachstehe, anredete und zwei elende Dirnen als eble Jungfrauen verehrte und keinen andern Willen haben wollte als ihr Diener zu fein, fo glauben moderne Duellanten, die fich wegen einer Chansonettenfängerin von unzweifel= haft zweifelhaftem Rufe duellieren, in vollem Ernfte einen mahren Chrenkampf zu tämpfen, "ritterlich" für "Frauenehre" einzustehen. Alle diese Illufionen find nur dem möglich, dem, wie dem Ritter von ber traurigen Geftalt, bas "Gehirn ausgetrodnet" ift, ober bem, der das ohne Prüfung als richtig hinnimmt, was vor Jahrhunderten Ritter mit "ausgetrocknetem Gehirn" erbacht haben. Von den Ver= teibigern des Duells wird regelmäßig als angeblich wirtungsvollster Triumph ausgespielt, daß eine befriedigende Suhne für Chebruch nur ber Zweikampf biete. Wenn aber Berr A Berrn B im Chebruch mit feiner Frau in flagranti ertappt, ihn forbert, fich von ihm frumm schießen läßt, ein Jahr darauf vom Fahrstuhl aus ihn als Gatten seiner bisherigen Frau luftwandeln fieht und dann die Uberzeugung hat, daß die ganze Sache "vollkommen ehrenhaft" bei= gelegt sei, - wird das ein anderer verstehen können als ein Ritter, bem das "Gehirn ausgetrochnet" ift, ober ber, trot befferer eigener Ginficht, um jeden Preis die Gepflogenheiten alter spanischer Ritter mit "ausgetrochnetem Gehirn" nachahmen will? Wir tommen also immer wieber barauf zurud, daß bas Duell eine Donquixoterie ist. --

Wie bemerkt, ist der irrende Ritter überwiegend eine Figur der romanischen Nationen. Wir werden jedoch schwerlich dessen leeren Schädel auf das Conto ihres Zusammenhangs mit dem alten Kömertum sehen dürsen. Der alte Römer war für dergleichen viel zu solid. Wenn ein bestimmtes Element in den heutigen romanischen Nationen

für das sinnlose Blutvergießen und die andern Albernheiten des beständig tämpfenden Ritters verantwortlich gemacht werden kann, so ist es das keltische. Ich citiere hier einige Worte Mommsens über das alte Reltentum. Er spricht einmal von der bei den Relten vor= handenen "entfittlichten und entgeistigten Gleichgültigfeit gegen fremdes und eigenes Leben" und weist auf die Erzählungen hin "von der keltischen Sitte, beim Gastmahl zum Scherz zu rappieren und gelegentlich auf Leben und Tod zu fechten; von bem bort herrschenden selbst bie römischen Fechterspiele noch überbietenben Gebrauch, sich gegen eine bestimmte Geldsumme ober eine Angahl Fässer Wein gum Schlachten au verkaufen und vor ben Augen ber gangen Menge auf bem Schilbe hingestreckt den Todesstreich freiwillig hinzunehmen". Ist da nicht — so frage ich — bas Duell schon vorhanden? Ist nicht mit den Worten "entfittlichte und entgeistigte Gleichqultigfeit gegen frembes und eigenes Leben" die treffendste Charatteristit des Duells gegeben, die jemals hatte versucht werden konnen? Wiederholt fich das "zum Scherz rappieren und gelegentlich auf Leben und Tod fechten" nicht im Duell? Und befteht nicht mit ben anderen Auferungen ber feltischen Gleichgültigkeit gegen das Leben auch genug Uhnlichkeit im Duell? Hier wie da ist die Hauptsache ja die Bereitwilligkeit, um der Bewährung des physischen Mutes willen das Leben wegzuwerfen. In Bezug auf ben Zusammenhang zwischen Duell und Reltentum mag übrigens auch an die große Beliebtheit erinnert werben, deren sich das Duell lange Zeit bei den Irlandern erfreute. Die Duellwut des Frlanders war damals fo bekannt, daß fie zum Sprichwort biente (Irish duellist).

Pas Puellwesen unter Heinrich III. von-Frankreich.

In den romanischen Ländern war also das Duell etwa seit dem Ende des 15. Jahrhunderts vorhanden. Nun ist freilich manche Sitte, manche Bewegung in einem Lande aufgekommen und hat an=

scheinend jogleich im Volke tiefe Wurzel geschlagen. Allein durch die Energie ber Staatsgewalt ober etwa burch eine entgegensette sociale Bewegung ist sie dann doch in kurzem wieder beseitigt ober wenigstens wesentlich eingeschränkt worben. Gerade auch bas Duell hatte leicht biefes Schickfal haben können. Das energische Vorgehen bes Concils von Trient gegen das Duellunwesen hat gute Früchte getragen. Diesc Wirkung wird uns burch eine charakteriftische Erzählung Branthome's anschaulich gemacht. Er berichtet, wie zwei Ebelleute, die fich burch= aus duellieren wollten, zu dem 3wed von Stalien nach der Baltan= halbinfel überseten mußten, ba ihnen burch die Beschlüffe von Trient die Möglichkeit bazu auf driftlichem Boben abgeschnitten war. Auch läßt ja Cervantes ben Herzog zu Don Quirote sagen, er moge fich baran begnügen laffen, bag er ihnen ein offenes Feld in feinem Bebiet bewilligt habe, obgleich dieses schon gegen das Gebot des heiligen Conciliums liefe, welches bergleichen Serausforberungen unterfagt, und barum konne er diesen Streit nicht in feiner gangen Graufamteit vor sich gehen laffen. Hätte bamals die Staatsgewalt überall die nötige Festigkeit befessen, um die vom Concil gegebene Anregung praktisch zu machen, fo mare bas Duellunwesen gewis ausgerottet ober wenigstens wefentlich eingeschränkt worden. Das Unglud wollte indeffen, daß bie Staatsgewalt ihrer Aufgabe nur teilweise nachkam, teilweise forglos die Dinge ihren Weg geben ließ, teilweise fogar das Duell= unwesen begünftigte. Um frevelhaftesten hat damals die Monarchie in Frankreich ihren Beruf vernachläffigt. Frankreich hat in ben Nahren 1559 bis 1589 die denkbar erbärmlichsten Regenten, die ben hohen Ruhm, den sich die französische Monarchie des Mittel= alters erworben hatte, gründlich verdorben haben. Gang wesent= biefen widerlichen Geftalten ift es zu verdanken, daß Duellunwefen in bem Frankreich ber zweiten Balfte bes 16. Jahr= hunderts eine Blute erlebt hat, wie man fie weber vorher noch nach= her gesehen hat.

Im Jahre 1559 kam in Frankreich Franz II. zur Regierung, ein junger Mensch von fünfzehn Jahren, gebrechlich, strophulös, von unentschiebenem Charakter und trägem Geiste. Schon 1560 starb er. Sein Nachfolger war sein Bruber Karl IX., erst zehn Jahre alt. Zeitgenössische Historiker machen die Bemerkung, auf eine imaginäre Bolljährigkeit sei eine tatsächliche Minderjährigkeit gefolgt. Karl IX., von ebenso gebrechlichem Körper wie Franz II., war in Bezug auf geistige Anlage saft das Gegenteil von ihm. Aber eine schlechte Erziehung — seine Mutter war Catharina von Medici! — verdarb die guten Gaben, mit benen ihn die Natur ausgestattet hatte. Er zeigte

als König Leibenschaftlichkeit, aber keine Energie; er mar ein elendes Werkzeug in ber Sand feiner rankevollen Mutter. Un feinem Namen haftet die Erinnerung an die Greuel der Bartholomäusnacht. Jahre 1574 folgte ber britte Bruber, Beinrich III. Seinen Charafter mogen uns einige Sage aus ber Darftellung, Die Benri Martin von seiner Regierung giebt, veranschaulichen. "Une corruption mignarde et doucereuse, une méchanceté pateline remplaçaient chez lui la frénésie de Charles IX; mais la déraison était presque la même chez les deux frères. . . . Il accorda sa faveur exclusive à de jeunes aventuriers, qui, pour la plupart, n'avaient d'autre mérite que leur bonne mine, leur licence et leur folle audace. . . . Il fit quelques choix bien entendus; . . . mais il perdit le bénéfice de ces choix en élevant des misérables, tels que René de Villequier et François d'O, les Narcisse et les Pallas qui présidaient dans sa cour impure à des mystères dignes de Néron et d'Elagabale. . . . Les scandales de la cour ne se renfermaient pas dans l'enceinte du Louvre: le roi et les courtisans promenaient leurs bacchanales à travers la ville et initiaient les femmes de la bourgeoisie aux moeurs des dames de la cour. . . . A chaque instant ce monarque insensé semblait se complaire à violer toutes les lois morales et sociales. . . . Henri, méprisé de tout le monde, avait tout le monde à craindre.... Rien, dans notre histoire, n'offre la moindre analogie avec cette cour de Henri III: il faut remonter aux époques les plus dépravées de l'antiquité romaine pour retrouver un pareil mélange de débauche et de férocité, de folie et de légèreté sanguinaire."

Das waren die Regenten, unter denen das Duellwesen sich in Frankreich befestigt hat! Man muß leider sagen, daß diese Regenten die Franzosen zu Duellanten erzogen haben!

Unter Karl IX. ist allerbings, im Jahre 1566, ein Gesetz gegen die Duelle erlassen worden. Allein der König hat darum kein Werdienst: es ist ein Werk des großen Kanzlers L'hopital. Des Königs Sinn ging nicht dahin. Da L'hopital bald darauf aus dem Amte schied, so hat das Gesetz von 1566 praktische Bedeutung so gut wie gar nicht erhalten. Noch viel weniger aber war Karls Nachfolger Heinrich III. zu einem Vorgehen gegen das Duellwesen geneigt. Wir schildern seine Stellung zum Duellwesen wiederum mit Worten Henri Martin's:

"Les jeunes courtisans se jouent de la mort avec une sorte de frénésie; ils se font un point d'honneur de défier, pour des

femmes perdues de débauches. . . On n'entendait parler que de duels, de guet-apens, d'assassinats: la cour était à la fois un lieu de prostitution et un coupe-gorge. On peut voir dans le journal de L'Estoile l'interminable liste des meurtres impunis. Les gens de qualité ne connaissaient plus d'autre justice que celle du poignard et de l'épée. On assassinait ses rivaux d'amour, d'intérêt, d'ambition." Nachbem Henri Martin zur Erzählung ber Gefdichte Beinrichs IV. übergegangen, wirft er einen Rudblid auf die Zeit Heinrichs III.: "La fureur des duels n'avait cessé de s'aceroître parmi les gentilshommes, depuis le règne frivole et sanguinaire de Henri III, qui, avide, comme les femmes, d'émotions fébriles, ne donnait guère sa faveur qu'à des duellistes. Le combat singulier était devenu comme une espèce de folie épidémique. se battait pour les plus légers motifs, ou même sans motifs. uniquement pour prouver sa valeur et son adresse."

Bu ben berühmtesten Duessanten dieser Epoche gehörten eben gerade die Mignons des Königs. Im Jahre 1578 starben zwei von ihnen den Duesstod. "Le roi se tint ensermé plusieurs jours: il embrassa les cadavres sanglants de ses savoris, sit tondre leurs têtes, emporta et serra leurs blonds cheveux, commanda d'exposer leurs corps sur des lits de parade comme on faisait pour les princes, obligea toute la cour d'assister à leurs sunérailles et leur érigea de somptueux mausolées dans l'église Saint-Paul. Ses regrets eussent touché, si l'on eût pu les attribuer à une amitié honnête; mais ils ne firent qu'exciter l'indignation populaire. On appela l'église Saint-Paul le ,sérail des mignons."

Branthome, der den französischen Hof sehr gut kannte, sagt in seiner malitiösen Naivetät über die Neigung Heinrichs, diejenigen, welche das nun einmal bestehende Duellverbot übertraten, zu des gnadigen: "dien souvent, quand aucuns y contrevenoient, il était si don qu'il ne les vouloit faire punir à la rigueur, car il aimoit sa noblesse". Man kann keine grausamere Kritik üben, als indem man die Nachsicht gegen Ausschreitungen als "Güte", als "Liebe" bezeichnet. Diese "Güte" des Königs, seine "Liebe zu seinem Abel" war die Liebe eines Vaters, den es bekümmert, wenn seine im Schlamm der Unsittlichseit watenden Söhne in ihrem Vergnügen gestört werden. Die Folgen jener "Liebe" sind nicht ausgeblieben: der französische Abel hat für die ihm von Heinrich III. bewiesene "Güte" furchtbar düßen müssen!

Ein neuerer beutscher Siftorifer fagt: "es ist auf frangofischem Boben ber Konig, welcher die Entwickelung leitet". In der Tat, die schlechten französischen Könige haben dem Lande ebenso ihren Charafter aufgeprägt wie die guten. Die vielen Morbtaten, an benen die letten Balvis versönlichen Anteil hatten, die Nachsicht ferner, die sie den Urhebern von Mordtaten bewiesen. — sie haben wefentlich bazu beigetragen, ben sittlichen Zustand bes französischen Bolfes in der zweiten Salfte des 16. Jahrhunderts fo ungunftig zu gestalten. Wenn sich jett die Vornehmheit im Raufboldwesen außerte, wenn jest die gentilshommes, wie ein Zeitgenoffe klagt, gens-tue-hommes, gens-pille-hommes waren, wenn jest die Liebe junt Duell fo weit ging, daß auch bie Beteiligung ber Secundanten am Rampfe Sitte wurde, so war das Königtum mit dafür verantwortlich. Man hat die absolute Geringschätzung bes Lebens "eine Eigenschaft entweder ftumpfer ober ichwacher Seelen" genannt. Eben fic ist auch das Kennzeichen der teils stumpfen teils schwachen Valois, und biefe Stumpfheit und Schwachheit hat fich auch auf ben französischen Abel übertragen, der in seinen beständigen Duellen wiederum eine entfittlichte und entgeiftigte Gleichgiltigfeit gegen fremdes und eigenes Leben befundete.

Ein Jurift hat vor einigen Jahren Deutschland und Frankreich als "die claffischen Länder des Duells" bezeichnet und die Vorliebe ber Deutschen und Frangofen für das Duell aus ihrem offeneren, ehrlicheren und mannhafteren Charafter erflärt und umgefehrt den hinter= liftigen, heimtückischen Italienern und Spaniern eine natürliche Reigung jum Meuchelmord zugeschrieben. Allein bas Duell tann bieg Lob leider gar nicht in Anspruch nehmen. Wir haben ja schon gesehen, daß das Duell zuerst gerade in Italien und Spanien erscheint. Italien steht es noch heute in voller Blüte. Duell und Meuchelmord schließen fich gegenfeitig ja feineswegs aus! Man barf im Gegenteil behaupten, daß da, wo das Duell blüht, im allgemeinen auch der Meuchelmord blüht. Die romanischen Rationen haben sowohl für das Duell wie für den Meuchelmord eine lebhafte Reigung. Duell und Meuchelmord find ebenso romanische Nationallaster wie Chebruch und Und umgekehrt find die Deutschen im Duell und Unarchismus. Meuchelmord ebenso zu allen Zeiten Stumper gewesen wie im Chebruch und Anarchismus. Bielleicht ben ftarkften Beweiß für den Zusammenhang zwischen Duell und Meuchelmord liefert aber gerade Frankreich in ber zweiten Salfte bes 16. Jahrhunderts: die Blute= zeit, die hier bas Duell hat, fällt mit einem wahren Zeitalter bes Meuchelmordes zusammen, und König Heinrich III., der das Duell

schützt und pflegt, ist zugleich einer ber berüchtigtsten Meuchelmörber. Auch sonst läßt sich jener Zusammenhang bei einzelnen Personen beobachten. 1)

Der Theologe Cremer sagt: "je mehr die Sitte des Zweikamps in Blüte steht, desto mangelhafter ist in Theorie und Praxis das Berständnis für wirkliche Ehre". Der Historiker darf auf Grund seiner Beobachtungen weiter gehen und sogar behaupten: desto mangelshafter ist der gesamte sittliche Zustand.

Den französischen Abel bes 16. Jahrhunderts hat das Duellwesen nicht blos sittlich geschädigt; es hat ihn auch decimiert. Wir
erschrecken, wenn wir die Zahlen der damals jährlich durch das Duell
umgekommenen Personen lesen. Man hat berechnet, daß unter dem
Nachfolger Heinrichs III. beim damaligen französischen Abel auf zwei
natürliche Todessälle eine Tötung im Duell kam — ein Verhältnis,
wie es kaum die verheerendsten Kriege bringen. Ein französischer Schriftsteller (Cauchy) spricht die Meinung aus, der gerichtliche Zweikampf des Mittelalters habe weniger Blut gekostet als das Duell.
Vielleicht hat sogar das Duell allein im 16. Jahrhundert mehr Opfer
geopfert wie der gerichtliche Zweikampf im ganzen Mittelalter. Jedenfalls dürstete der gerichtliche Zweikampf nicht so nach Blut wie
das Duell.

Die Berheerungen, die das Duellwesen anrichtete, nötigten den Nachsolger Heinrichs III., Heinrich IV., ein strenges Gesetz gegen die Duelle zu erlassen. In diesem Edict erklärt der König, daßer sich halten würde für "indigne de porter le sceptre, s'il différoit davantage de réprimer l'énormité de ce crime par la sévérité des lois". Die französische Duellgesetzgebung, die sich im Anschluß an dieses Edict weiter entwickelte, hat leider, in Folge der inconsequenten Anwendung der Gesetze, nicht die Wirkung gehabt, die sie hätte haben können. Immerhin hat sie viel gutes geschaffen.

Wenngleich das Duell sich in Frankreich bis auf unsere Tage außerordentlicher Beliebtheit erfreut, so ist es doch seit dem 17. Jahrhundert, im Vergleich zu dem Zeitalter Heinrichs III., in engere Grenzen eingeschränkt worden. Das Duell des 16. Jahrhunderts verhält sich zu dem des 18. und 19. wie ein Gistbaum, der wild und üppig seine Sprößlinge schießen läßt, zu einem, der, manierlich

¹⁾ Branthome erzählt 3. B. von einem Benetianer, einem Grafen Martinengo, daß er ein großer Duellant und entschloffener Meuchelmörder zugleich gewesen sei.

zugestutzt, als Zierpslanze in den Garten gesetzt ift und durch sein gesälliges Aussechen seine innerste Natur verdeckt. In der neuen, etwas manierlicheren Gestalt sieht das Duell so schimm nicht aus. Allein wenn man wissen will, was es eigentlich ist, dann muß man es im 16. Jahrhundert aufsuchen. Da erkennt man es in seiner wahren Natur, in seinem Ursprung, Und was ist sein Ursprung? Vergegenwärtigen wir uns die sittlich verkommene Gesellschaft im Zeitalter Heinrichs III. — da haben wir den Ursprung des Duells. Von jener Gesellschaft ist es ausgegangen, von ihr auch nach Deutschland eingedrungen — eben in den Zeiten der letzten Valvis taucht es ja auch in Deutschland auf, während es ihm vorher fremd war.

Hiernach fönnen wir das Resultat unserer Betrachtungen in den Sat zusammenfassen: das sog. "Ehrenduell" ift nicht ein Reft von Ginrichtungen des alten Deutschen Rittertums, sondern von Liebhabereien einer erbärmlichen Gesellschaft, wie sie kaum sonst das Mittelalter und die Reuzeit kennen.

Man hat gemisse Dinge für Handlungen ehrenwerter Leute ge= halten, welche tatsächlich die Gewohnheiten einer recht schmutzigen Ge=

fellschaft gewesen find!

Das gewonnene Resultat ist gewis geeignet, die Vorliebe weiter Kreise sür das Duell abzukühlen. Wenn z. B. ein preußischer Offizier die Worte Henri Martin's liest: "le regne frivole et sanguinaire de Henri III, qui, avide, comme les semmes, d'émotions sébriles, ne donnait guère sa saveur qu'à des duellistes" — wird er dann noch in dem Duell einen Ausdruck Deutscher Kitterlichseit, gesunder Männelichseit sehen? Ganz besonders aber der Deutsche Abel wird es vorziehen, sich von einer entsittlichenden Verwälschung (der er übrigens doch nur verhältnismäßig kurze Zeit und nie vollständig versallen gewesen ist) loszumachen. Freilich haben viele Deutsche Ablige der Neuzeit auch ohne nähere Kenntnis von dem unreinen Ursprung des Duells schon energisch seine Beseitigung gesordert und sprechen mit dem eblen Grasen Kepserling:

"Es ist enblich an ber Zeit, uns von einer Sitte zu befreien, die gegen unsere heiligsten Gefühle, gegen

unsere innerste Überzeugung und gegen alle sittlichen Borftellungen von Recht streitet, von einer Sitte, die uns zu handlungen zwingt, die wir weder vor unserem Gewissen, noch vor den Gesetzen, nach denen wir leben, rechtsertigen können, zu handlungen, die unserem eigenen besseren Willen und Wissen widerstreben."



Drud von Friedr. Scheel, Raffel.

		<u> </u>		
RETURN CIRCULATION DEPARTMENT				
TO → 202				
LOAN PERIOD 1	2	3		
HOME USE				
4	5	6		
ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS				
Renewals and Recharges may be made 4 days prior to the due date.				
Books may be Renewed by calling 642-3405.				
DUE AS STAMPED BELOW				
AUG 03 1990				
AUTO DISC MA	P > 1 '00			
AUTU DISU PIR	N Z, 1 30			
,				
		1		

FORM NO. DD6

UNIVERSITY OF CALIFORNIA, BERKELEY BERKELEY, CA 94720

Das Duell		CR4585 B46	LIBRARIES
germanische	Ehrbegriff		
			4634
!			

M323431

CR4585 846



